

Ozon, le théâtre

Jean-Claude  
Lévy

# "Paroles d'hommes"

une fabrique de produits chimiques à  
la Garenne au 19ème siècle



Avril 1998

## SCENE 1

L'aieule: Silence, là dedans. Vous vous croyez où? Au cinéma peut-être? Vous croyez peut-être que je suis Marilyn Monroe?

Bon, ça va commencer. Ça va commencer par les nouvelles. Pas les actualités, je vous ai déjà dit qu'on n'est pas au cinéma. Non, simplement les nouvelles. Et les nouvelles, ici, à Séné, dans ces premières années du second empire, ce n'est pas le journal de vingt heures. Non, les nouvelles, c'est lui.

*On voit entrer le garde-champêtre sifflotant, il s'approche du mur, et y colle une affiche annonçant l'enquête publique pour la construction de la fabrique, puis il repart, toujours en chantonnant.*

L'aieule: Voilà, toute l'affaire est lancée. On peut envoyer la musique du générique.

*La musique démarre.*

*On voit arriver Jean Benoît et François Le Rouic. Jean Benoît lit lentement l'affiche. François Le Rouic la regarde rapidement et s'aperçoit qu'il a marché dans une bouse. Arrêt sur image.*

L'aieule: Celui-là, qui a marché dans ce que vous savez, c'est François Le Rouic, un laboureur de Montsarrac.

*Jean Benoît termine sa lecture, crache par terre, puis se retourne et regarde le public.*

L'aieule: Et l'autre, celui qui sait lire, c'est Jean Benoît, un laboureur aussi. De Kerarden celui-là.

*Ils repartent, et on voit arriver Marie-Louise Caucard qui s'avance vers l'affiche, se retourne, et va chercher Vincente qui traînait en arrière. Elles lisent et se retournent l'une après l'autre. Arrêts sur image.*

L'aieule: La jeune fille s'appelle Marie-Louise Caucard, vous apprendrez à la connaître.  
(silence)

Celle qui est avec elle, c'est bien facile à deviner: c'est la Vincente Le Roux. Elles sont toujours ensemble ces deux là.

*Entrent les pêcheurs, avec épuisettes et paniers. Un des trois éborgne les deux autres en se retournant après avoir jetté un oeil à l'affiche.*

L'aieule: Ca, y a pas à s'y tromper non plus, ce sont des pêcheurs de Montsarrac et de Moustérian. Louis Kerloret. Joseph Doriol, et pour finir Joachim Le Franc, qui se croit toujours plus malin que tout le monde.

*Arrive le Maire de Séné, suivi du conseiller. Le Maire regarde l'affiche avec une évidente satisfaction.*

L'aieule: Si vous ne l'avez pas reconnu, c'est le maire de Séné.

*(silence)*

Et avec lui, le conseiller de la Préfecture.

*A son nom, le Maire éclate de rire. Le conseiller se frotte la barbe. Le comte, la comtesse et Gabrielle font leur entrée. Le Comte lit l'affiche avec attention, alors que la Comtesse y prête à peine attention. Gabrielle, restée en arrière, vient lire après le Comte.*

**L'aieule:** Et voilà le gratin maintenant. Madame la Comtesse. Monsieur le Comte. Et comme dans toutes les familles, même les plus huppées, la fille rebelle, Gabrielle.

*Entre Monsieur de la Gillardaie, suivi comme son ombre par Jean-Marie.*

**L'aieule:** Ah, voilà Monsieur de la Gillardaie, l'entrepreneur. C'est lui qui veut faire construire une fabrique de produits chimiques. Ici! A Montsarrac!

*Enfin, Cléopâtre s'avance, seule. Elle lit l'affiche, et lui jette une poignée de terre.*

**L'aieule:** Et pour finir, regardez la bien. C'est ma petite préférée. C'est Cléopâtre. Enfin, son vrai nom c'est Marie Dolidor. Mais nous tous ici, on l'appelle Cléopâtre.

Et voilà. Tout est en place. Vous n'avez plus qu'à regarder.

## SCENE 2

*Marie Dolidor, seule en scène, en train de faire pâturer sa vache. Elle parle toute seule. Arrivent deux autres paysannes, Vincente Leroux et Marie-Louise Caucard.*

**Marie Dolidor:** Quelle folie. Crois moi Bergamote, les hommes sont des bêtes. Vrai, est ce qu'on en a besoin de leurs sacrées inventions.

*(silence)*

T'as besoin de quoi, à part de la bonne herbe, toi? Et nous autres, si on peut manger, pourquoi on voudrait autre chose? On a ce que la terre nous donne, et puis ça va.

Qu'est-ce que tu dis? Bien sûr que le pauvre monde en a connu, des disettes, et y a pas si longtemps encore. Des famines terribles, où les gens brouaient l'herbe des fossés, ainsi que des bêtes. Oh, excuse-moi, va. Mais c'est fini ces époques là. A présent le laboureur peut vivre, la terre donne mieux quand même.

**Marie-Louise Caucard:** Alors, c'est que tu causes toute seule maintenant, Cléopâtre?

**Marie Dolidor:** J'suis pas toute seule quand je suis avec ma vache! Mais vous voilà déjà revenues?

**Marie-Louise Caucard:** Depuis tantôt. On a quitté Sainte-Anne sur les midi. Avec ça six heures de route, et nous voilà.

**Marie Dolidor:** Et ... vous l'avez vu?

**Marie-Louise Caucard:** Bien sûr qu'on l'a vu.

**Vincente Leroux:** Enfin, entraperçu plutôt.

**Marie-Louise Caucard:** On l'a vu. Comme on te voit, là. Juste d'un peu plus loin, c'est tout.

**Marie Dolidor:** Et de quoi il a l'air?

**Marie-Louise Caucard:** Il a l'air ... d'un homme, pardi. Il est beau. Il a l'air intelligent.

**Vincente Leroux:** On l'a vu tout petit!

**Marie-Louise Caucard:** Et en plus c'est la bonté même.

**Vincente Leroux:** Ca, c'est le recteur qui l'a dit.

**Marie-Louise Caucard:** Ces choses là, ça se sent.

**Marie Dolidor:** Ah oui?

*(silence)*

**Marie-Louise Caucard:** Y a pas à dire, quand même, c'est quelqu'un l'empereur.

**Marie Dolidor:** Jean Benoît dit que c'est pas un empereur. Que c'est un usurpateur.

**Marie-Louise Caucard:** Jean Benoît, il a les idées toutes de travers. Et d'abord, tous les républicains sont des cochons, ça aussi c'est le recteur qui l'a dit, et il s'y connaît dans ces affaires.

**Vincente Leroux:** Tais toi donc Marie-Louise. C'est des choses qu'on ne doit pas en causer tout haut. Et puis personne n'a besoin de savoir ce que chacun pense.

*(silence)*

**Marie-Louise Caucard:** Quand même, ça t'a fait quelque chose de voir l'empereur?

**Vincente Leroux:** C'est vrai pourtant. C'était beau de

voir tout ce monde, qui venait de partout, pour l'acclamer. Depuis Vannes, on était cinq cents peut-être, qui marchions comme une colonne de soldats. Des têtes à l'infini devant, des têtes à l'infini derrière.

**Marie-Louise Caucard:** A l'avant, tous les curés des environs, les recteurs des paroisses, et les maires aussi. Et la Veuve Chapon, qui s'était postée de bon matin pour voir passer la foule, disait à tous ceux qui marchaient que l'évêque en était aussi, avec tous les chanoines de la cathédrale en grand habit.

**Vincente Leroux:** C'était toute la Bretagne, les plus riches comme les plus pauvres, qui venaient remercier l'empereur pour sa visite.

**Marie Dolidor:** Tu parles! On dit que dans les terres, les nobles ont payé le voyage à leurs fermiers et à toute leur famille. Et ici aussi, j'en connais qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour que la foule se presse vers Sainte Anne d'Auray.

**Marie-Louise Caucard:** Tu as entendu le recteur, le dernier dimanche. Il a dit que Napoléon III est le restaurateur de notre sainte religion et qu'il est le plus ferme soutien de la papauté. Ce matin, tous les bons chrétiens étaient sur la route, c'est tout.

**Vincente Leroux:** En tous cas, ç'était merveille d'être avec tout ce monde, qui priait et qui chantait aussi. Et lui, il était là, au milieu de cette foule, heureux de tout ce peuple, qui l'admirait.

**Marie Dolidor:** L'impératrice ne l'accompagnait pas?

**Marie-Louise Caucard:** Bien sûr que si. Elle était à ses côtés.

**Marie Dolidor:** C'est drôle, vous n'en parliez pas.

*(silence)*

**Marie-Louise Caucard:** Au retour, on a parlé avec la femme à Paterne Le Franc.

**Marie Dolidor:** Celui de Moustérian?

**Marie-Louise Caucard:** Là-bas aussi, ils ont mis des affiches.

**Vincente Leroux:** Des affiches rapport à l'usine?

**Marie-Louise Caucard:** Pour quoi d'autre tu crois?

**Vincente Leroux:** Qu'est-ce que c'est déjà qu'ils veulent y faire, dans cette fabrique?

**Marie Dolidor:** Ecoute, j'ai bien retenu tous les noms: le sulfate de potasse, le chlorure de potassium, cristallisé que c'était dit, le nitrate de je ne sais trop quoi aussi, et y avait écrit à côté "tous rangés parmi les produits des établissements de la troisième classe". Et encore iode, iodures, brome. Et du bromure.

**Marie-Louise Caucard:** Ben mon vieux y en a pour tous les goûts.

**Marie Dolidor:** Et aussi alun.

**Vincente Leroux:** Et qui c'est celui-là?

**Marie Dolidor:** De l'alun. Un gars du bourg, qui a travaillé à Vannes dans une mégisserie, a dit que ça sert pour tanner les peaux.

**Vincente Leroux:** Et toutes les autres affaires, tu peux nous dire à quoi ça sert?

**Marie Dolidor:** J'en sais rien.

*(silence)*

**Vincente Leroux:** Et la troisième classe, tu le sais toi, ce que ça veut dire?



**Marie Dolidor:** J'en sais rien non plus, de vrai.

*(silence)*

**Marie Dolidor:** C'est de la folie

**Vincente Leroux:** Qu'est-ce-que tu dis?

**Marie Dolidor:** On doit pas laisser faire ça.

**Vincente Leroux:** Mais qu'est-ce qu'on peut contre?

**Marie-Louise Caucard:** Moi, j'ai prié Sainte Anne, pour tout le village.

**Marie Dolidor:** Et, tu crois que ça suffira?

**Marie-Louise Caucard:** Oui pardi! Tu ne sais pas ce qu'on racontait ce matin dans la foule. L'année dernière arrive à Sainte Anne, du fond de la Perse, un Persan. Bien sûr, il ne parlait pas le français, et pas non plus le breton.

Personne n'arrivait à savoir ce qu'il voulait au juste. Alors, quelqu'un a eu l'idée de lui mettre sur la langue une petite médaille de Sainte Anne bénite par l'archevêque de Rennes.

**Marie Dolidor:** Et alors?

**Marie-Louise Caucard:** Il s'est mis à parler breton d'un seul coup. Maintenant, il est portier du séminaire.

**Marie Dolidor:** Moi je dis qu'on peut pas laisser faire ça ici.

Nos mères avant nous, et nos grand-mères avant elles, menaient pâturer leurs vaches sur la lande. C'est pas possible qu'on soit les dernières, quand même.

*(elle se lève, emmenant sa vache)*

Et puis, y en n'a pas besoin de leur sulfate, bien sûr, pour faire le bon lait de ces animaux là.

### SCENE 3

*De La Gillardaie, l'entrepreneur, fait visiter les terrains au conseiller de la préfecture, au Maire, et aux bourgeois de Bot-Spernen.*

**De La Gillardaie** (*montrant l'emplacement futur de la fabrique*): Voilà l'endroit.

*(puis, en arpentant le terrain)* Ici, ce sera le laboratoire. Là, le fourneau, avec au dessus le trépied supportant la cornue, une très belle cornue, et à côté les tables de préparation.

**Le Maire**: Magnifique!

**De La Gillardaie** : Dans le coin, sera entreposé le matériel, avec aussi l'armoire des produits, dont seul le directeur, naturellement, possèdera la clef.

**Le Maire**: Le directeur, parfait.

**De La Gillardaie** : Et, là-encore, le bain-Marie de sable pour la concentration des liqueurs.

**Le Maire**: Tout cela demande en effet beaucoup de concentration.

**De La Gillardaie** : Voilà pour le grand laboratoire principal. Mais il y aura aussi ici, au coin, un petit laboratoire particulier.

**Le Comte**: Particulier?

**De La Gillardaie** : Destiné aux recherches menées par notre directeur, un homme de science très imaginaire.

**Le Maire**: Un laboratoire particulier pour les recherches particulières quoi.

**De La Gillardaie** : Là, les magasins de stockage, un grand et un petit, et ici, près du laboratoire un hangar où seront séchées les plantes destinées à l'incinération.

**Le Maire**: L'incinération, c'est triste, mais tellement nécessaire.

**De La Gillardaie** : Enfin, de l'autre côté du bâtiment, les logements. Cinq en tout. Donnant sur la terrasse du côté de la mer, l'appartement du directeur: une grande pièce, avec cheminée. Sur la face opposée, la chambre du contre-maître, une pièce plus petite, naturellement, donnant vers l'arrière sur un terrain appartenant à la société. Avec une cheminée aussi tout de même, car nous avons pour principe de dorloter la hiérarchie.

**Le Maire**: Voilà qui est tout à fait sain, ce que j'appelle.

**De La Gillardaie** : Enfin, entre les deux, trois chambres en enfilade, pour les ouvriers. De cette façon, il est plus facile de contrôler leurs allées et venues.

**Le Comte**: Avec cheminée?

**De La Gillardaie** : Ah non, Monsieur le Comte. Nous estimons qu'un trop grand confort, en introduisant des habitudes de mollesse, nuit grandement à l'ardeur au travail. Et puis, n'est-ce pas, il importe de maintenir un écart salutaire entre ceux qui dirigent ... et ceux qui sont dirigés. Il en va du plus élémentaire bon sens, qu'en pensez-vous, Monsieur le Maire?

**Le Maire**: C'est tout à fait absolument vrai. Il serait dangereusement dangereux de dérégler les règles de l'ordre naturellement naturel. Où en serait, Monsieur le comte, un pays sans aristocratie?

*(silence)*

**Le Comte**: Cher Monsieur de La Gillardaie, tout cela

est bel et bon, mais tout ce que vous nous présentez là avec enthousiasme, et une foi admirable dans le progrès, toute cette fabrication, tous ces produits aux dénominations qui nous sont si peu familières, je vous avouerai que cela échappe en partie à notre entendement.

**Le Maire:** C'est tout à fait ça! Cela échappe en partie à l'entendement de Monsieur le Comte.

**Le Comte:** Est ce vraiment aussi utile qu'on le dit, toute cette industrie, toute cette formidable technique, toute cette science moderne, qui prétendent à révolutionner jusque nos propres existences?

**Le Maire:** Exactement.

**De La Gillardaie :** Voyons, mes chers amis. Mais cette révolution là est déjà en marche. Les chlorures et les sulfates de potasse commencent à se répandre comme engrais. Grâce à eux, la Terre est en passe de doubler et même de tripler ce qu'elle donne au laboureur.

**Le comte:** Très bien! Mais n'y a t-il pas déjà pour cela, comment dire, ce que les animaux eux-mêmes produisent?

**De La Gillardaie :** Ah Monsieur le Comte. Vous avez sans doute entendu parler de cette vieille femme qui venait vendre ses légumes au marché de Vannes? De beaux légumes qui lui rapportaient, il y a encore peu de temps, deux ou trois bonnes pièces de cent sous chaque semaine. Elle cultivait un bout de terrain du côté du bourg, elle s'y acharnait, elle s'y éreintait, la malheureuse. Mais son gros problème, sa continuelle doléance, c'était le manque de fumier. Ni le crottin ramassé sur les routes, ni les balayages des quelques lapins et des quelques poules qu'elle élevait, ne lui donnaient assez.

**Le comte:** Et alors?

**De La Gillardaie :** Alors, elle en était venue à se servir de tout ce que son vieux et elle faisaient, de l'engrais humain pour ne pas dire mieux. Cela s'est su, et par plaisanterie, on l'a appelé la mère Caca. Ce surnom lui a fait tort au marché. On a regardé ses carottes et ses choux superbes avec suspicion, et surtout beaucoup de dégoût.

**La comtesse:** C'est en effet très répugnant!

**De La Gillardaie :** La solution, les engrais chimiques. Plus propres, plus efficaces, plus sains. Et avec eux, plus de mère Caca, jamais. Sur nos légumes, sur nos grains, plus de saletés, plus d'ignominies, plus de déjections, plus d'immondices, plus d'ordures, plus de crasse, plus de miasmes, plus de maladies. Non messieurs, plus rien de tout cela. De la chimie, de la chimie, voilà l'avenir.

**Le Maire:** Comme je le dis toujours, la chimie, voilà l'avenir de nos légumes.

**Le conseiller:** Monsieur de La Gillardaie, vous me permettez d'intervenir. Nous vous suivons bien sûr, dans vos explications lumineuses. Mais vous n'ignorez pas que la population s'inquiète. Votre projet fait naître une agitation certaine.

**Le Maire (l'interrompant):** Une certaine agitation tout au plus.

**Le conseiller:** Disons une agitation suffisante pour inquiéter en retour Monsieur le Préfet. Les paysans et les pêcheurs, ici, à Montsarrac, mais aussi sur Kerarden, et jusqu'à Moustérian, commencent à se plaindre.



**De La Gillardaie :** Ce sont des rustres

**Le conseiller :** Sans doute, mais encore ?

**De La Gillardaie :** On trouvera bien les moyens de les convaincre.

**Le Comte :** Ah oui ? Et comment pensez-vous vous y prendre ?

**De La Gillardaie :** Mais comme cela est déjà en train de se faire avec les amendements calcaires. Des que les premières affiches ont commencé à circuler, annonçant que le Conseil Général, dans sa sollicitude éclairée pour tout ce qui touche aux intérêts de l'agriculture, telle était la formule employée, inscrivait au budget une somme importante, destinée à être distribuée en primes d'encouragement pour l'usage de ces engrais, les paysans après un peu d'hésitation, ont fini par venir en masse faire constater leurs droits.

**Le Comte :** Et sur Séné aussi, des primes ont déjà été distribuées ?

**De La Gillardaie :** Cela commence. Il y a eu des réticences au début, puis quelques uns s'y sont mis. Les autres suivront.

**Le Comte :** C'est étrange, nos paysans sont pourtant particulièrement attachés à leurs anciennes pratiques : s'opposer à ce qui est nouveau, agir comme ils l'ont toujours fait, c'est l'idée fixe dans nos campagnes.

**Le Maire :** Voilà la marque d'esprits bien peu éclairés, ce que j'appelle.

**Le Comte :** Pour ces gens là, ce qui est ancien a des raisons d'exister, ce qui est neuf a des raisons d'être suspecté.

**De La Gillardaie :** Peut-être, mais croyez-moi, la prime, nul ne résiste à la prime. On en fera faire aux cultivateurs, avec les primes. Des choses qu'on ne peut pas même imaginer. Croyez moi, Monsieur le Comte, il y a de l'avenir pour les primes.

**Le Maire :** Sans compter qu'il y a des primes pour l'avenir.

**De La Gillardaie :** En attendant, soyez certains qu'on fera bien rentrer dans toutes ces têtes où se trouve leur intérêt.

**Le conseiller :** Et le vôtre.

**De La Gillardaie :** C'est accessoire.

*(silence)*

**Le conseiller :** Je serai clair Monsieur de La Gillardaie, l'Empereur a horreur de l'agitation. Le Morbihan a assez fait parler de lui ces dernières années.

**De La Gillardaie :** Vous pourrez rassurer Monsieur le Préfet. Il n'y aura aucun trouble, je m'en porte garant.

**Le conseiller :** Pourtant, on parle d'une jeune fille, que les gens ici appellent Cléopâtre

**De La Gillardaie :** Cléopâtre, c'est amusant. J'ai entendu parler d'elle, en effet.

**Le conseiller :** Elle monte la population contre la fabrique. Son influence semble réelle dans les villages.

**De La Gillardaie :** Soyez sans inquiétude, nous saurons y mettre bon ordre.

**Le conseiller :** C'est à dire ?

**De La Gillardaie :** Cette Cléopâtre, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, est sans doute quelque petite dévergondée. Il sera aisé de la remettre au pas.

**Le conseiller :** Pour ça je veux bien vous croire.

**Gabrielle :** Et bien moi, je ne vous crois pas.

**De La Gillardaie:** Comment?

**Gabrielle:** Je ne vous crois pas!

**De La Gillardaie:** Tiens donc!

**Gabrielle:** Peut être qu'après tout, dans la naïveté et dans les idées simples de ces hommes rudes, et de cette jeune fille aussi que vous appelez Cléopâtre en vous moquant, il y a quelque chose de plus vrai, de plus juste, que toute votre chimie et tout votre progrès. Peut-être qu'ils ont raison, et que vous avez tort.

**Le comte:** Taisez vous ma fille, vous êtes ridicule. J'ajoute, que ce ne sont pas là des discussions pour les demoiselles.

**Gabrielle:** Excusez moi, père. Vous avez raison, sans doute. *(elle part en courant)*

*(silence)*

**Le comte:** Allons, ne restons pas là dans cette poussière. Messieurs, rentrons. Je vous précède jusqu'au château.

## SCENE 4

*Sur la scène, l'aieule qui somnole. Au loin, on entend la musique des sonneurs. C'est la fête de l'aire neuve. Arrive Cléopâtre, qui s'approche de l'aieule.*

**Cléopâtre:** Alors, l'aieule, on dort quand les autres sont en fête?

**L'aieule** (*se réveillant*): Non pas, petite. Je ne dors pas. Je veille.

**Cléopâtre:** Ah oui? Et bien, il faut venir veiller là-bas, avec le monde.

**L'aieule:** Non, petite. Je suis mieux placée ici. Je vois les choses. Comme elles se passent.

**Cléopâtre:** Et qu'est-ce que vous voyez?

**L'aieule:** Je vois que la fête est moins gaie cette fois. Ça s'entend dans la musique. Dans les battements des pieds qui frappent la terre. Il y a de la gêne dans ces pieds là. Ça ne trompe pas.

**Cléopâtre:** Pourtant ils sont tous venus, pas une maison qui manque. Ce sera encore une belle et bonne journée.

**L'aieule:** Oh! Je vois bien aussi que ma petite Cléopâtre a le coeur léger.

**Cléopâtre** (*riant*): Qu'est ce que vous voulez dire?

**L'aieule:** Ce que je veux dire? Que tu as un amoureux, pardi, et que ça se voit comme l'église au milieu du village. Et que tu meurs d'envie de le rejoindre ton galant, au lieu de rester avec cette vieille qui radote, et qui ne sait plus bien ce qu'elle dit.

**Cléopâtre:** Pas du tout.

**L'aieule:** Tu n'as pas un amoureux?

**Cléopâtre:** Ah, pour ça, tu dis vrai, c'est tout comme. Mais c'est pas ce que je voulais dire.

**L'aieule:** Et qu'est ce que tu voulais dire?

**Cléopâtre:** Qu'il n'est pas encore venu le temps où l'aieule ne saura plus ce qu'elle dit.

**L'aieule:** Tu en es bien sûre? Tiens, regarde ces ballots de foin là-bas. Dis moi un peu ce que tu vois?

**Cléopâtre:** Ben, je vois des ballots de foin, comme on en voit partout.

**L'aieule:** Et bien moi, je vois toute une foule devant, qui nous regarde, et qui tremble pour nous. **Cléopâtre:** Et pourquoi ils tremblent pour nous?

**L'aieule:** Parcequ'ils savent déjà ce qu'on va devenir.

**Cléopâtre:** Je ne comprend pas, l'aieule.

**L'aieule:** Bien sûr que tu ne comprends pas, et heureusement encore. Tu es jeune, Cléopâtre. Allez, va rejoindre les vivants. Laisse moi seule regarder demain.

**Cléopâtre:** Je reviendrai tout à l'heure l'aieule.

*(Cléopâtre s'éloigne en direction de la musique)*

**L'aieule:** La voilà partie à ses amours, la chère petite. Qu'est ce que vous voulez, il faut que la vie se fasse. Il y a un temps pour s'amuser et un temps pour souffrir. Alors, autant ne pas souffrir trop tôt.

Voilà son drôle qui lui roucoule dans les oreilles.

Et nous, on attend que le pire arrive. On est là, on regarde tous ces hommes qui se démènent, qui croient encore avoir la vie devant eux pendant des générations.

Et comment le sauraient-ils qu'avec la fabrique, c'est la fin des paysans qui commence. Que bientôt, ils seront moins nombreux, puis moins nombreux encore, et que

pour finir ils ne seront plus qu'une poignée à travailler encore la terre. Comment ils pourraient seulement l'imaginer, ce que feront ceux qui les suivront, ceux qui auront oublié ce que cela veut dire "damer l'aire neuve", avec tous les jeunes gens des environs qui viennent danser pour aplanir le terrain. Ceux qui auront oublié, petit à petit, sans s'en rendre compte, que la vie est moins dure, quand on est tous à s'aider.

En même temps, vous vous dites: "Mais est-ce qu'il faut donc regretter ces temps de misère, ces temps où vivre, c'était lutter: lutter contre le froid, lutter contre la faim, lutter contre la maladie qui ravageait tout, lutter, lutter toujours, depuis les premiers moments de l'enfantement jusqu'à l'heure dernière. C'est que dame, il y a du bon dans le progrès, du très bon même. Mais le tout, c'est de savoir trier. Quand il n'y aura plus un seul laboureur, ici à Montsarrac, à Kerarden, à Kerléguen, et sur la butte d'Ozon, à Harbon, à Cressignan, on pourra dire, c'est sûr, que le tri a été mal fait. Et qu'en supprimant le mauvais, on a peut-être perdu le meilleur aussi.

## SCENE 5

*A la fontaine Vat, Gabrielle, assise sur une pierre attend, un livre de poésie à la main.*

**Gabrielle** (*lisant*):

" Ah reculez le jour où, surveillantes mères,  
Vous saurez du berceau les angoisses amères:  
Et dès que de l'enfant le cri s'est élevé,  
Adieu plaisir, long voile à demi relevé.  
Car aux yeux maternels, les veilles inquiètes  
Ne manquèrent jamais, ni les peines muettes  
Que dédaigne l'époux, que l'enfant méconnaît,  
Et dont le souvenir dans les songes renaît."

*(On voit arriver Cléopâtre, qui porte deux seaux vides qu'elle vient remplir à la fontaine.)*

**Gabrielle**: Ainsi, voilà donc Cléopâtre.

**Cléopâtre**: Je ne vous connais pas Mademoiselle.

**Gabrielle**: Moi, je te connais.

**Cléopâtre**: Ah oui?

**Gabrielle**: Et quoi que tu dises, toi aussi tu me connais. J'ai déjà surpris tes regards, à l'église, et ailleurs. Des regards mêlés, pour la fille des châtelains de Bot Spemen.

**Cléopâtre**: Je sais qui vous êtes, c'est vrai. Mais je vous le répète, je ne vous connais pas.

**Gabrielle** (*elle la regarde s'approcher de la fontaine*): Que tu es belle!

*(Silence. Cléopâtre commence à prendre de l'eau)*

**Gabrielle**: On parle beaucoup de toi, tu sais.

**Cléopâtre**: Qui parle de moi?

**Gabrielle**: Tout le monde.

**Cléopâtre**: Tout votre monde.

**Gabrielle**: Si tu veux.

**Cléopâtre**: Et bien vous direz à tous vos amis que ça n'en vaut vraiment pas la peine. Si vous ne le voyez pas, je ne suis qu'une fille de laboureur.

**Gabrielle**: Tu es Cléopâtre. Cette jeune fille qui remue tout le village contre la fabrique.

**Cléopâtre**: C'est plutôt la fabrique elle-même qui le remue notre village. Elle a pas besoin de moi pour ça. C'est une sacrée saleté que cette affaire là. Les anciens ici le savent, et le disent, si on veut les entendre.

**Gabrielle**: Tu vois, qu'est-ce-que je te disais.

**Cléopâtre**: Vous ne pouvez pas comprendre.

**Gabrielle**: Et si je comprenais très bien au contraire?

*(silence)*

**Gabrielle**: Cléopâtre? ... Tu permets que je t'appelle Cléopâtre?

**Cléopâtre**: Ce sont mes amies qui m'appellent comme ça.

**Gabrielle**: Alors c'est entendu, moi aussi c'est comme cela que je t'appellerai.

**Cléopâtre**: Mais qu'est-ce-que vous voulez?

**Gabrielle**: Ce que je veux? Être ton amie, je viens de le dire. Et puis ...

**Cléopâtre**: Et puis?



**Gabrielle:** Et puis te dire aussi que ... C'est difficile. Voilà, pour la fabrique, je suis sûre que tu as raison.

**Cléopâtre:** Vous pensez ce que vous dites?

**Gabrielle:** Oui. Et il y a autre chose.

**Cléopâtre:** Autre chose?

**Gabrielle:** Comment dire. Tu me regardes comme la fille du château.

**Cléopâtre:** C'est ce que vous êtes, non?

**Gabrielle:** Je suis une femme, comme toi.

**Cléopâtre:** Une femme, oui. Comme moi, non.

**Gabrielle:** Ecoute, Cléopâtre, partout des voix commencent à s'élever, qui réclament la parole. Tu es l'une de ces voix. Tu es belle, je te l'ai dit. Belle de ta révolte et de ton courage.

**Cléopâtre:** Je dis les choses comme je les sens, c'est tout.

**Gabrielle:** C'est énorme. Ton combat, c'est notre combat à nous toutes. On doit avoir les mêmes droits que les hommes. Nous ne sommes pas des enfants, inconstantes et changeantes, comme on veut le faire croire pour nous refuser les droits politiques.

**Cléopâtre:** Vous dites là des choses bien renversantes, Mademoiselle. Mais ces choses là ne me disent rien à moi. Mes idées sont des idées toutes simples, qui sont les miennes parce que je suis faite comme ça, et puis c'est tout. Tout le reste, ce sont des phrases, qui peuvent énerver des demoiselles comme vous. Rien de plus.

**Gabrielle:** Mais pourquoi refuses tu de voir que je suis ton amie.

**Cléopâtre:** Parce que vous n'êtes pas mon amie. C'est tout simple.

**Gabrielle:** Mais puisque je te dis que ton combat est aussi le mien!

**Cléopâtre:** Quel combat?

**Gabrielle:** Celui, bien sûr, de l'affranchissement de la femme.

**Cléopâtre:** L'affranchissement de la femme? Qu'est-ce que c'est que cette chanson?

**Gabrielle:** C'est d'abord l'abrogation de toutes les lois vexatoires, qui mettent la femme hors la justice et hors le droit commun. La loi sur le mariage, qui fait de la femme mariée et de ses biens la chose du mari. C'est la loi sur la tutelle qui, pour exclure les femmes des conseils de famille n'hésite pas à les classer avec les repris de justice et les fous. C'est la loi humiliante qui, pour toute attestation civile, orale ou écrite, assimile les femmes aux hommes imbéciles ou à ceux déchus de leurs droits. C'est ...

**Cléopâtre:** Arrêtez. Ce combat est le vôtre, et je vois que vous y êtes maîtresse. Laissez moi celui de mon village, qui ne demande qu'à vivre comme toujours il a vécu, et dans les règles d'autrefois.

**Gabrielle:** Les règles d'autrefois dis-tu? Même celles qui nous interdisent toute existence propre dans la loi? Celles qui feront de toi, quand tu seras mariée, un être dépossédé de tout. Celles qui te refusent le droit d'aller dire à la mairie ton idée sur la fabrique, et qui laissent aux hommes, avec le bulletin de vote, le soin de décider de tout?

**Cléopâtre:** Même celles là, oui.

**Gabrielle:** Ce n'est pas possible.

**Cléopâtre:** Les hommes, on s'est toujours débrouillées avec. Et pas trop mal encore.

**Gabrielle:** Ce n'est pas possible d'accepter ça.

**Cléopâtre:** Ecoutez. Vous voulez être mon amie? Alors je vous en prie, laissez moi, avec toutes vos idées hors de raison.

*(silence)*

**Gabrielle:** Alors, tu ne comprends donc rien!

**Cléopâtre:** Je suis une paysanne. Les paysans ne comprennent pas. Ce sont les bourgeois qui comprennent.

*(silence)*

**Gabrielle:** Aimons-nous tout de même!

**Cléopâtre:** Ce n'est pas possible.

**Gabrielle:** Mais pourquoi?

**Cléopâtre:** Parceque je ne vous aime pas, voilà tout.

*(Gabrielle s'apprête à répondre, puis soudain tourne les talons et s'enfuit en courant. Cléopâtre aperçoit alors le livre qu'elle a oublié, encore ouvert à la page qu'elle lisait. Elle le ramasse, et relit les mêmes vers que Gabrielle)*

**Cléopâtre:**

" Mais, aux yeux maternels, les veilles inquiètes  
Ne manquèrent jamais, ni les peines muettes  
Que dédaigne l'époux, que l'enfant méconnaît,  
Et dont le souvenir dans les songes renaît.  
Ainsi, toute au berceau qui la tient asservie,  
La mère avec ses pleurs voit s'écouler sa vie.  
Rappelez les plaisirs, ils fuiront votre voix,  
Et leurs chaînes de fleurs se rompent sous vos doigts."

*(Jean-Marie s'approche qui était caché non loin de là)*

**Jean-Marie:** Alors, tu as donc du temps pour traîner dans les livres?

**Cléopâtre:** Ca te gêne, peut-être?

**Jean-Marie:** Quoi donc?

**Cléopâtre:** Que je sais lire.

**Jean-Marie:** Penses tu! Je savais pas que mademoiselle possédait une bibliothèque, c'est tout.

**Cléopâtre:** Je venais chercher de l'eau. J'ai trouvé le livre là, sur la pierre.

**Jean-Marie:** Et ... Tu ne sais pas qui l'a laissé?

**Cléopâtre:** Je l'ai trouvé là, je te dis.

**Jean-Marie:** Il est à la fille du château.

**Cléopâtre:** C'est possible.

**Jean-Marie:** Tu le sais très bien: tu étais avec elle.

**Cléopâtre:** Je n'étais avec personne. Le livre était là, sur la pierre.

**Jean-Marie:** Puisque je vous ai vues, moi. Vous causiez.

**Cléopâtre:** Tu n'espionnais!

**Jean-Marie:** Je passais par hasard. Qu'est-ce qu'elle te disait?

**Cléopâtre:** Rien. Elle a posé des questions sur les moissons. Et sur l'aire neuve.

**Jean-Marie:** Ah oui?

**Cléopâtre:** Tu sais Jean-Marie, elle est pas d'ici. C'est une fille de la ville. Ca n'y connaît rien à nos campagnes. Elle posait des questions sur la vie d'ici, voilà.

**Jean-Marie:** Nom de Dieu! Pourquoi est-ce que tu me racontes des menteries?

**Cléopâtre:** Qu'est ce que t'as? Je dis la vérité.

**Jean-Marie:** Puisque j'ai tout entendu.

**Cléopâtre:** Tu nous écoutais?

**Jean-Marie:** Et alors? Y a pas de mal puisqu'on est des amoureux.

*(silence. Cléopâtre prend les deux seaux pleins, et commence à partir)*

**Jean-Marie:** Reste là!

**Cléopâtre:** On me parle pas comme ça.

**Jean-Marie:** Reste là je te dis.

**Cléopâtre:** Mais qu'est ce qui te prend?

**Jean-Marie:** Il me prend que j'aime pas à te voir causer avec celle là. Et que ça me plait pas qu'elle te mette de drôles d'idées dans la tête.

**Cléopâtre:** C'est des idées que j'avais déjà

**Jean-Marie:** C'est pas ce que tu disais.

**Cléopâtre:** C'est comme ça pourtant.

*(silence. Cléopâtre essaie de s'en aller)*

**Jean-Marie:** Bouge pas. J'ai pas fini de causer.

**Cléopâtre:** Tu m'embêtes.

**Jean-Marie:** C'est pas gentil de m'parler comme ça.

**Cléopâtre:** Laisse moi!

**Jean-Marie:** Dis donc, t'étais plus engageante l'autre jour, à la fête.

**Cléopâtre:** J'avais tort. J'le vois bien maintenant.

**Jean-Marie** *(devenant menaçant)*: Bon Dieu de femelle. Ca serait trop facile, quand même.

**Cléopâtre:** Qu'est ce qui serait trop facile?

**Jean-Marie:** T'as bien voulu que j'tembrasse l'autre soir. Tu faisais pas tant de manières. Nom de Dieu, il fallait pas me laisser croire des choses. J'ai dit partout que t'es à moi à présent.

**Cléopâtre:** Ni à toi, ni à un autre. Maintenant laisse moi.

**Jean-Marie:** Et si je veux pas. Y a pas idée de mettre les gens dans des états pareils. Vrai, j'me sens tout chaviré. *(il s'approche et la saisit violemment)* J'veux mon salaire à présent, parole.

**Cléopâtre:** Cochon!

**Jean-Marie:** Tu vas voir si c'est pas l'homme qui commande sacré bon dieu.

**Cléopâtre:** Cochon. Sale cochon.

**Jean-Marie:** *(l'entraînant)*: Nom de Dieu. Viens par là que j'te montre un peu.

## SCENE 6

*Le conseiller attend seul derrière un pupitre. Arrivent six paysans qui viennent déposer pour l'enquête publique.*

*Il s'agit de Joachim Le Franc, François Le Rouic, Louis Kerloret, Joseph Doriol, Jean Benoit et Mathurin Marin.*

**Le conseiller:** Approchez, donc!

*(Les paysans, très mal à l'aise, restent à bonne distance)*

**Le conseiller:** Vous venez pour l'enquête. Il faut quand même bien que j'entende votre déposition afin de la consigner dans le procès verbal.

**Jean Benoit:** Le procès verbal ? Ca par exemple!

**Le conseiller:** Je suis juste chargé de recevoir vos déclarations concernant l'établissement d'une fabrique de produits chimiques au lieu-dit La Garenne, en Séné. C'est bien pour cela que vous êtes venus?

**Joachim Le Franc:** Oui, Monsieur le directeur

**Le conseiller:** A la bonne heure. Je suis le conseiller de la Préfecture chargé d'aider Monsieur le Maire dans cette tâche. Bon, je vais d'abord vous demander votre état civil.

**Joachim Le Franc:** Oui Monsieur le directeur.

**Le conseiller:** Bien. Qui commence?

**Joachim Le Franc:** Moi, Monsieur le directeur.

**Le conseiller:** Bien, bien. Vous devez d'abord dire votre nom, prénom, votre âge et votre condition. D'accord?

**Joachim Le Franc:** Oui, Monsieur le directeur.

**Le conseiller:** Allez y.

*(silence)*

**Le conseiller:** Allez y!

**Joachim Le Franc:** Ben qu'est-ce-que j'dois faire?

**Le conseiller:** Vous devez dire votre nom.

**Joachim Le Franc:** Ah, mon nom c'est Joachim Le Franc. Tout le monde vous le dira par chez nous.

**Le conseiller:** Joachim Le Franc.

**Joachim Le Franc:** C'est ça Monsieur le directeur.

**Le conseiller:** Agé de ?

**Joachim Le Franc (après une hésitation):** Ah, non Monsieur le directeur.

**Le conseiller:** Je vous demande votre âge.

**Joachim Le Franc:** Ah! L'âge que j'ai?

**Le conseiller:** Oui, ton âge!

**Joachim Le Franc:** J'ai eu vingt neuf ans en janvier Monsieur le directeur.

**Le conseiller:** C'est très bien. Et ta condition?

**Mathurin Marin:** Oh, ben il est en pleineforme.

**Joachim Le Franc:** J'suis marin, bien sûr.

**Le conseiller:** Bien sûr. Et tu demeures où?

**Joachim Le Franc:** A Montsarrac pardi.

**Le conseiller:** Vous êtes tous du village de Montsarrac?  
*(murmures d'approbation dans le groupe)*

**Jean Benoit:** Non votre excellence. Moi, j'demeure à Kerarden, sauf votre respect.

**Mathurin Marin:** Et moi pareillement.

**Le conseiller:** Bon, on va essayer d'avancer. Vous allez tous à la suite me dire vos noms, vos âges et vos conditions. Allez y.

*(ils se mettent tous à parler en même temps)*

**Le conseiller:** Attendez, pas tous ensemble, chacun son tour.

**François Le Rouic:** Le Rouic, François, fils, 27 ans, laboureur.

**Louis Kerloret:** Kerloret Louis, marin.

**Joseph Doriol:** Doriol Joseph . Mais ici, tout le monde m'appelle Napoléon.

**Le conseiller:** Napoléon?

**Joseph Doriol:** Notez bien que j'ai point de lien de parenté avec l'empereur, bien sûr.

**Le conseiller:** Ah oui? Vos âge et condition?

**Joseph Doriol:** Pour mes âges, à vrai dire j'en ai qu'un. J'sais pas comment vous faites vous autres à la ville, mais nous, dame, c'est comme ça dans nos villages. J'ai 35 ans, vrai, un point c'est tout. Et pour la condition, j'suis marin aussi, si c'est ça que vous voulez savoir.

**Le conseiller:** Parfait. Suivant.

**Mathurin Marin:** Mathurin Marin, 39 ans.

**Le conseiller:** Marin ?

**Mathurin Marin:** Marin, Mathurin, oui, c'est moi.

**Le conseiller:** Et vous êtes aussi marin?

**Mathurin Martin:** Non, laboureur.

**Jean Benoît:** Jean Benoît, 68 ans, laboureur aussi, à Kerarden comme j'ai déjà dit.

**Le conseiller:** Bien, Messieurs, Monsieur le Maire va recevoir vos dépositions.

*(il sort, et revient derrière le maire)*

**Le maire:** Mes chers concitoyens, vous êtes donc ici pour déclarer vos déclarations concernant ce qui nous concerne n'est-ce pas. Monsieur le conseiller ici présent recueillera vos dépositions en les écrivant par écrit.

Messieurs nous vous écoutons, et donc nous vous écoutons, disais-je.

**Joachim Le Franc:** C'est que ...

**Le maire:** Attention! Vous devez déposer vos dépositions concernant l'établissement concerné ce que j'appelle. Nous vous demandons par conséquence de déclarer vos déclarations céans.

**Joachim Le Franc:** C'est que, Monsieur le Maire... et bien nous autres... pour tout dire on a peur que ça vaille rien de bon, tout ça.

**Le maire:** Ah oui? C'est là votre déclaration ici?

**François Le Rouic:** C'est que tout ces produits chimiques, comme ils disent, ça doit quand même pas être bon pour les bêtes.

**Joachim Le Franc:** Et pour les poissons pareillement.

**Jean Benoît:** Moi, je dis que ça vaut rien pour les cultures.

**Joseph Doriol:** Et peut-être bien que pour les gens, c'est pas bon non plus tiens.

**Le maire:** Si ce sont là vos dépositions, nous considérerons que ce sont là vos déclarations. Et inversement, ce que j'appelle. Permettez moi seulement de vous dire qu'elles ne sont pas sans me surprendre avec beaucoup d'étonnement. Allons! Bien sûr que ça



ne pourra aucunement nuire à quiconque, homme ou bête, puisque ce sont des produits chimiques qu'on va fabriquer là, pas des poisons qui empoisonnent tout de même. Monsieur le Préfet, qui est un homme d'une très grande intelligence et qui a une compréhension très supérieure à l'entendement commun, ne disait encore voilà quelques jours, à moi personnellement, qu'il n'y a pas plus de danger dans cette activité que dans beaucoup d'autres plus dangereuses.

Hum! Mais qu'est ce que je dis? Elle n'est tout simplement pas dangereuse du tout! Je m'égare, je m'égare, où en étais-je? Ah oui! L'empereur!

L'empereur lui-même, se passionne, dit-on, pour la chimie et les sciences chimiques, et ce n'est tout de même pas un ignorant sans cervelle, ce que j'appelle! Tel un bloc de granite dressé il y a trente siècles par quelque pharaon au bord du Nil, il est la lumière qui nous allume sur le chemin. Or, l'empereur l'a dit, Messieurs, nous avons tout à espérer des espoirs que fait naître l'industrie chimique. Non, je vous le dis tout net: s'opposer à la construction de cette usine aujourd'hui, en 1853, alors que partout autour de nous le progrès fait des progrès, c'est un crime contre l'intelligence.

**Joseph Doriol:** P'tet bien que vous avez raison, mais nous, c'est pas pour vous faire de la peine, ni à Monsieur le préfet, ni à l'empereur bien sûr, mais cette usine à La Garenne, on n'est pas pour.

**Jean Benoît:** Ca non.

**Joachim Le Franc:** Sûrement qu'on n'y comprend rien à rien, et qu'on n'est pas bien instruits pour savoir les choses comme vous dites, mais on n'est pas pour, c'est tout.

**Le maire:** Bien, bien, bien, c'est tout à fait votre avis et vous pouvez bien sûr déposer conséquemment.

Bien.

Mais enfin, si on vous apportait la démonstration, ce que j'appelle, que la fabrication des produits chimiques, ne pourra en aucune façon nuire à la salubrité, ce que j'appelle, de votre village, ce que j'appelle?

**Joseph Doriol:** Faudrait comme qui dirait une enquête, Monsieur le maire, et conduite par des hommes compétants dans cette question encore. Mais nous, voilà, on n'est pas pour l'usine.

**François Le Rouic:** Et puis, si ça apportait des épidémies?

**Joachim Le Franc:** Des fièvres.

**Louis Kerloret:** Des épizooties.

**Le maire:** Des épisodes. Vous croyez peut-être que vous savez mieux que ces Messieurs de Nantes, et même de Paris, les effets du chlorure ou du sulfate de potasse, sans parler des autres choses?

**Joachim Le Franc:** Nous autres, on n'en sait rien, c'est vrai, mais ça nous cause de la crainte cette affaire là.

**Jean Benoît:** L'usine, on n'en veut pas. C'est dit.

**Le maire:** Bien, cessons là. Nous transmettrons vos dépositions à Monsieur le préfet, à qui elles seront transmises, en espérant qu'il n'en sera pas trop peiné.

Le conseiller va consigner vos déclarations et ceux qui savent reviendront demain signer le procès verbal. Car il y en a peut-être parmi vous qui savent signer?

**Jean Benoît:** Moi, je sais signer.

**Louis Kerloret:** Moi, aussi.

**Le maire:** Revenez demain, sur les neuf heures.

*(Le conseiller termine la rédaction du procès verbal pendant que les paysans s'en vont et que le maire marche de long en large visiblement contrarié)*

**Le maire** (*consultant sa montre*): Il est quatre heures, je déclare l'enquête terminée. Vous avez fini la rédaction du procès verbal?

**Le conseiller** (*lisant*): "Après avoir fait connaître au public les jours et heures auxquels seraient reçues les déclarations des citoyens concernant l'établissement projeté, par affiches qui ont été placardées dans les lieux accoutumés, avons ouvert le présent procès verbal, et procédé ainsi qu'il suit à l'enquête dont il s'agit.

Ont comparu:

- sur les neuf heures du matin: Leroux Vincent, marin, âgé de 60 ans; Le Rouic, Mathurin, cultivateur, âgé de 60 ans; Auffret Patern, marin, âgé de 35 ans, tous trois demeurant à Montsarrac, village voisin de la Garenne.

Le Roy Jean, marin, âgé de 52 ans, demeurant au passage, et Chapon Jacques, paludier à Kerarden, autre village situé près de la Garenne.

- sur le midi: Le Rouic Mathurin fils, âgé de 34 ans, et Le Rouic Jean, cultivateur, tous deux de Montsarrac..."

Bon, je vous fais grâce de la liste complète, en tout vingt deux personnes, tous de Montsarrac ou de Moustérian, à l'exception d'un cultivateur qui demeure à Gorneveze.

"... Lesquels ont déclaré s'opposer à l'établissement de l'usine projetée à la Garenne, jusqu'à ce qu'une enquête ordonnée par l'autorité administrative du département, à des hommes compétants dans cette question, ait démontré que la fabrication des produits chimiques annoncés ne pourrait en aucune façon nuire à la salubrité de leurs villages si rapprochés de la Garenne, et ne devrait occasionner aucune fièvre ou autres épidémies ou épizooties.

Confiants dans la sollicitude de Mr le Préfet pour tout ce qui touche aux véritables intérêts de la population, ils lui confient leur ignorance de la question, la crainte qu'inspire le nouvel établissement, et le prient de vouloir bien prendre la plus forte part de la responsabilité en faisant étudier la question.

En mairie de Séné, le 13 février 1853.

Le maire: Le Douarin."

Voilà, vous n'avez plus qu'à signer.

**Le maire**: Voilà en tous cas qui est joliment bien tourné. (*il signe*)

**Le conseiller**: Je clos le procès verbal. (*il écrit*)

"Attendu qu'il est quatre heures sonnées, et qu'il ne s'est plus présenté personne autre, nous avons déclaré l'enquête terminée. Les individus qui n'ont pas signé sont tous illettrés."

**Le maire**: C'est pourtant bien vrai cette vérité là.

## SCENE 7

*Marie Louise Caucard et Vincente Leroux arrivent chacune d'un côté opposé. De loin, elles s'appellent.*

**Marie-Louise Caucard:** Vincente!

**Vincente Le Roux:** Marie-Louise!

*(elles se rapprochent)*

**Marie-Louise Caucard:** Vrai, j'ai bien couru.

**Vincente Leroux:** Alors?

**Marie-Louise Caucard:** Tu te rappelles de cette grande pierre plate, tout près du hameau de Kerléguen? Souvent avec Cléopâtre, quand nous étions enfants, nous nous retrouvions là, au milieu de la lande, et nous nous racontions nos rêves de petites filles.

Elle était là. Elle pleurait.

**Vincente Leroux:** La pauvre enfant.

**Marie-Louise Caucard:** Elle a relevé ses cheveux mouillés par la pluie. Elle a essuyé les larmes qui rougissaient ses yeux. Et puis, tout doucement, elle a dit, d'une voix que je ne connaissais pas: "Tu leur diras, dis, que j'ai bien pleuré". Elle m'a prise dans ses bras, et nous avons mêlé nos larmes sous la pluie qui recommençait à tomber.

**Vincente Leroux:** Dieu, quelle misère.

**Marie-Louise Caucard:** On est restées longtemps là, sans rien se dire. C'était toute une tristesse, une tristesse qui ne voulait pas s'arrêter. Tu vois, Vincente, je ne sais pas comment dire. J'avais l'impression que quand nous nous relèverions, ce serait notre vie même qui finirait.

**Vincente Leroux:** Je sais bien ce que tu veux dire.

**Marie-Louise Caucard:** Et puis tout d'un coup, comme sous l'effet d'une forte résolution, Cléopâtre s'est redressée, et elle m'a dit: "Tu sais, Marie-Louise, le plus dur, c'est cette honte. Il ne faut pas avoir honte". Elle s'est levée tout à fait, elle a ramassé son petit paquet, et elle s'est avancée sur le chemin. Nous avons marché côte à côte silencieuses. Elle regardait droit devant elle, au loin, déjà perdue dans l'immensité qui s'ouvrait. Elle avançait sans se retourner sur son village. Son village qui la chassait comme une mauvaise fille.

Et puis, comme nous approchions de la grande route, elle s'est arrêtée, et elle m'a regardée longuement. Puis elle a fermé les yeux, et elle a murmuré: "Ca y est, c'est fini. Ici commence ma vie de fille perdue. Mais un jour, dans très longtemps sans doute, je reviendrai."

En marchant, machinalement, j'avais récité les prières. Alors je lui ai dit: "Je prierai pour toi Cléopâtre, et pour l'enfant, aussi".

Elle a souri: "Tu vois ce vieux chêne sur le talus, Marie-Louise? Au-delà, Cléopâtre n'existe plus. Je reprends mon nom de baptême, c'est un peu comme si je n'avais jamais été. Adieu. Par pitié, n'oubliez pas Marie Dolidor dans vos pensées".

Et alors, elle a dévalé la petite pente, et je l'ai vue disparaître au tournant du chemin.

**Vincente Leroux:** Est ce que c'est Dieu possible un malheur pareil?

*(silence)*

**Marie-Louise Caucard:** Tu sais ce que lui a dit son père, quand il l'a chassée de la maison?

**Vincente Leroux:** Des paroles d'homme, sans doute.

**Marie-Louise Caucard:** Il l'a traitée de trainée, et comme elle se défendait, il a commencé à la couvrir d'un flot d'ordures.

**Vincente Leroux:** Je vais te dire ce que disait Le Rouic au cabaret. Qu'il n'est pas besoin de connaître beaucoup la vie pour savoir qu'on ne fait pas rentrer un fil, si raide soit-il, dans le trou d'une aiguille, pour peu qu'elle bouge. Voilà comment parlent les hommes.

**Marie-Louise Caucard:** Quel pourceau!

**Vincente Leroux:** Un pourceau au milieu d'un tas de pourceaux.

**Marie-Louise Caucard:** Oui, Vincente. Pour eux tous, l'affaire est entendue. Et maintenant, voilà notre Cléopâtre jetée sur les routes, avec un enfant dans le ventre encore.

*(silence)*

**Vincente Leroux:** Et l'homme?

**Marie-Louise Caucard:** L'homme?

**Vincente Leroux:** L'homme qui a fait ça.

**Marie-Louise Caucard:** Il s'appelle Jean-Marie Le Poder. Retiens bien ce nom-là, Vincente.

*(Une par une, ou par petits groupes, les femmes du village rejoignent Marie-Louise Caucard et Vincente Leroux. Toutes ensemble, elles chantent "Paroles d'hommes")*

### **"Paroles d'hommes"**

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Vérités en somme.

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Et nous qui nous sommes?

Quand l'homme fait violence, au front de nos silences,  
Quand l'homme fait violence, au front de nos silences,  
Quand nous sommes flétries au sortir de l'enfance,  
Quand nous sommes meurtries, humiliées par l'offense,  
"Ce sont des débauchées, des filles dévergondées  
Elles ont trouvé bien sûr ce qu'elles avaient cherché".

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Vérités en somme.

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Et nous qui nous sommes?

Quand l'homme fait la loi, au nom de notre absence,  
Quand l'homme fait la loi, au nom de notre absence,  
Quand nous revendiquons dans le droit l'existence,  
Quand nous voudrions dire vraiment ce que l'on pense,  
"Ce sont des révoltées, ce sont des dépravées,  
Elles détruiront c'est sûr, toute la société".

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Vérités en somme.

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Et nous qui nous sommes?

Quand l'homme fait progrès, au nom de sa puissance,  
Quand l'homme fait progrès, au nom de sa puissance,  
Quand il remet le monde et la vie en balance,  
Quand il accroît sans fin sa force de nuisance,  
"C'est la nécessité, il faut bien y passer,  
On ne peut c'est certain échapper au progrès".

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Vérités en somme.  
Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Et nous qui nous sommes?

Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Vérités en somme.  
Paroles d'hommes, paroles d'hommes,  
Voilà qui nous sommes.



## SCENE 8

*Monté sur une estrade installée sur la place du village de Montsarrac, Monsieur de La Gillardaie est venu "vendre" son usine aux paysans. Derrière lui, Jean-Marie Le Poder, son fidèle "lieutenant", qui sera le contre-maître de la fabrique.*

*Disséminés dans le public, des paysans réagissent.*

**De La Gillardaie:** Mes amis, c'est avec beaucoup de plaisir que je viens vous annoncer aujourd'hui, au nom de la société de La Gillardaie Frères et compagnie, que nous avons obtenu l'autorisation pour la construction de notre fabrique de produits chimique. Nous n'attendons plus que le décret de la Préfecture: ce n'est plus qu'une question d'heures, de quelques jours tout au plus.

Soyez en sûrs, cette fabrique, ici à Montsarrac en Séné, c'est, et ce sera, l'honneur et la fierté de la Société de La Gillardaie Frères et compagnie. Avec vous tous, nous en ferons une chose exemplaire, une réussite incontestable. Sans parler naturellement de toutes les retombées pour votre village.

Aussi, la Société de La Gillardaie frères et compagnie a-t-elle souhaité organiser, disons, cette petite rencontre amicale, pour associer tous les habitants de Montsarrac à la joie qui est la nôtre.

La Société de La Gillardaie Frères et compagnie a voulu, par la voix de son conseil d'administration, dont je me fais ici le modeste interprète, fêter dignement et avec vous tous ce remarquable événement. Et, comme il n'est rien de meilleur que le bon cidre de votre Bretagne, c'est avec plaisir que la Société de La Gillardaie frères et compagnie a décidé d'offrir à l'assistance cidre et jus de pomme du pays.

Mesdemoiselles, je vous en prie (*apparaissent alors des jeunes filles portant des plateaux de cidre*).

**François Le Rouic:** Attendez. On nous l'a déjà fait ce coup là. Nous, on n'est pas d'accord.

**De La Gillardaie:** Plait-il?

**François Le Rouic:** On n'en veut pas de votre cidre.

**De La Gillardaie:** Ah ça, vous n'aimez pas le cidre peut-être?

**Mathurin Marin:** Si! Moi j'aime ça en tous cas.

**Joseph Doriol:** On aime tous ça ici, mais votre cidre, on n'en veut pas si il faut avaler votre fabrique avec.

**De La Gillardaie:** Allons, allons. Savez vous au moins de quoi il s'agit?

**Mathurin Marin:** Le cidre? Bien sûr qu'on le sait.

**De La Gillardaie:** Je parle de la fabrique!

**François Le Rouic:** On l'a déjà dit qu'on n'en sait rien au juste. Mais c'est pas une raison quand même.

**De La Gillardaie:** Alors, laissez moi vous parler de ce qu'on fabriquera ici, de ces substances que nous appelons produits chimiques pour simplifier, mais qui ne sont rien d'autre en vérité que les produits de notre mère nature, que simplement les procédés de la science nous ont appris à extraire de l'eau de mer. Mais savez vous seulement, messieurs, ce que c'est que l'eau de mer?

**Joachim Le Franc:** Et pardi! On est marins, monsieur le directeur. Si on sait ce que c'est que l'eau de mer? On

vit dedans.

**Louis Kerloret:** Quand on n'y meurt pas, encore.

**De La Gillardaie :** Certes, certes. Mais je parle de l'eau de mer telle que nous la révèle la science moderne.

**François Le Rouic:** L'eau de mer, c'est de l'eau, et puis c'est tout.

**De La Gillardaie :** Pa, pa, pa, pa, pa pa, pa. L'eau de mer, messieurs, je vais vous dire ce que c'est. L'eau de mer est une solution saline...

**Joachim Le Franc (l'interrompant):** Parole, il va nous apprendre que la mer est salée!

**De La Gillardaie :** ... une solution saline fort complexe puisque l'analyse chimique y décele des radicaux halogènes, simples comme le chlore et le brome, ou composés comme l'acide sulfurique, et quatre principes basiques: la soude, la magnésie, la chaux et la potasse.

**François Le Rouic:** C'est pas possible qu'y ait toutes ces sacrées saletés dans la mer quand même.

**De la Gillardaie:** C'est pourtant bien la vérité incontestable.

Mais, me direz vous, comment ces divers radicaux sont-ils unis?

**Joachim Le Franc:** Ben ... on sait pas.

**De La Gillardaie :** Exactement.

**Joachim Le Franc:** Ah?

**De La Gillardaie :** On l'ignore absolument. Car, si l'on compose artificiellement une solution dans laquelle on mette en présence deux acides et deux bases seulement, il se produit un partage selon des règles encore mal connues et fort peu simples: chaque acide absorbera une partie seulement de chaque base, et les bases de leur côté, neutraliseront chacune une fraction seulement des deux acides.

Vous me suivez?

Bref, on peut dire que les nombreux corps simples qui rentrent dans la composition de l'eau de mer contractent sans cesse de nouvelles liaisons incessamment variables en fonction de facteurs tout aussi variables.

**Jean Benoît:** Mais qu'est ce que ça nous fait à nous toutes ces histoires?

**De La Gillardaie :** Vous avez raison, excusez moi. Mais les prodigieuses découvertes de la science sont si fascinantes.

Tout cela pour en arriver à ceci: l'eau de mer contient de véritables trésors.

Par bonheur, Messieurs, et j'en viens là à notre fabrique, le varech, en les absorbant, les accumule de façon formidable. C'est dans les cendres de varech que le salpêtrier Courtois découvrit l'iode en 1812. C'est dans les fucus que Malagutti, alors professeur à la faculté de Rennes, reconnu, à la suite de recherches laborieuses, la présence du cuivre, du plomb, de l'argent et du fer, métaux qu'il retrouva plus tard dans l'eau de mer elle-même.

**Joseph Doriol:** Ainsi, vous dites qu'il y a de l'argent dans l'eau de la mer?

**De La Gillardaie :** De l'argent, parfaitement.

**Joseph Doriol:** C'est à n'y pas croire.

**De La Gillardaie :** C'est pourtant indubitablement exact. Notre compatriote, Proust, dès 1787 en avait soupçonné l'existence dans l'océan et l'avait attribuée

aux trésors des vaisseaux naufragés.

En vérité, la dose par mètre cube a beau être infime, elle donne un total énorme, et on a pu dire à juste titre qu'il y a plus d'argent en circulation dans les vagues qu'entre les mains des hommes.

**Mathurin Marin:** Y a pas à dire, c'est quand même beau la science.

**Jean Benoît:** Peut-être. Mais le rapport avec la fabrique?

**De La Gillardaie :** J'y arrive. Mais vous ne voulez pas trinquer tout de suite. Le cidre est en train de chauffer.

**Jean Benoît:** On se laissera pas entortiller avec des histoires. On boira après, si ça se fait.

**De La Gillardaie :** A votre guise. Où en étais-je? Ah oui. Je n'ai encore rien dit de ces deux merveilles: le brome et l'iode. Tout bon paludier, et je sais qu'il y en a parmi vous, vous dira que dans les eaux mères des marais salants, les bromures et les iodures s'accumulent avec la potasse, et finissent par se concentrer suffisamment ...

**Jean Benoît (*le coupant*):** Venez en au fait!

**Joseph Doriol:** Oui au fait;

**Tous les autres dans le public:** Au fait, au fait, au fait

...

**De La Gillardaie :** Mes amis, mes amis, j'y viens. Ce sont toutes ces précieuses substances, le chlorure et le sulfate de potasse, le brome, l'iode que nous concentrerons dans la fabrique. Ce que nous ferons là, c'est de l'eau de mer asséchée, rien de plus. Est ce que vous croyez que le sel qu'on récolte dans vos marais de Kerarden est nocif à la santé? Et bien dans la fabrique, ce sera pareil, ni plus, ni moins.

**Jean Benoît (*il se lève, sort du public, et s'avance sur la scène vers la petite estrade. Jean Marie Le Poder s'avance pour s'interposer*):** Monsieur l'entrepreneur, vous dites des choses belles et assurément savantes. Mais nous, on sait connaître les choses qui sont. C'est vrai que le sel des marais n'est pas mauvais...

**De La Gillardaie :** Pas mauvais. Excellent vous voulez dire! Tournesel a prétendu qu'une race qui en consomme beaucoup non seulement gagne en intelligence, mais même perd le goût des procès.

**Jean Benoît:** Peut-être, mais faites en manger de force cent grammes à un chien de taille moyenne, et adieu la bête.

**De La Gillardaie :** C'est une expérience stupide.

**Jean Benoît:** C'est juste pour dire que ce qui est bon en petit dans la mer, l'est pas forcément en grand dans not corps.

**De La Gillardaie (*ne sachant que dire*):** Peut-être...En effet...Je vous l'accorde.

**Jean Benoît:** Alors?

**De La Gillardaie (*s'énervant un peu*):** Alors, alors! Ce qui sera concentré dans la fabrique, on ne vous forcera pas à en manger. Ni vous, ni vos chevaux, ni vos vaches. Ni vos femmes, non de D....

*(puis se radoucissant)* Vous ne voulez vraiment pas boire de notre bon cidre?

**Jean Benoît:** Et si on en respire?

**De La Gillardaie :** En respirer? Ecoutez. Je vais vous dire exactement les opérations auxquelles il sera

procédé pour la fabrication de nos produits. Si après cela, il y en a encore pour douter, qu'ils se privent de boire un coup à la santé de la Société de La Gillardaie frères et compagnie si ça les amuse. Et pour les autres, ils seront doublement les plus malins. Puisqu'ils auront compris que nous ne cherchons du tort à personne, et qu'ils pourront en plus se rincer le gosier à nos frais. C'est d'accord?

Alors allons y.

Tout commence par le lessivage de toutes les matières solubles contenues dans les cendres de varech. Rien de méchant là-dedans.

Puis, en évaporant, on cristallise successivement les différents sels de potasse. Par décantation, on recueille tout ce qui refuse de cristalliser. C'est ce qu'on appelle l'eau mère de soude de varech. Aucune horreur là-dedans non plus.

Ensuite de quoi, on concentre cette liqueur, on l'introduit dans une cornue, on y ajoute du bioxyde de manganèse et de l'acide sulfurique. Le tout est chauffé au bain marie de sable.

Et alors là messieurs, on voit s'élever, doucement, dans la cornue, l'iode, volatilisé, sous la forme de voluptueuses vapeurs violettes. On les condense, dans un ballon relié à la cornue par une allonge, et on obtient ainsi de longues lames bleuâtres d'iode cristallisé. Merveilleuse technique.

**Jean Benoît:** Et si ces vapeurs s'échappent, et viennent dans notre air, qu'on respire?

**De La Gillardaie :** Quant au brome, nous l'extrayons des eaux mères qui sont épuisées d'iode, de la même manière que l'iode, c'est à dire par distillation.

**Joseph Doriol:** C'est comme un alambic, quoi.

**De La Gillardaie :** Exactement. Très pertinente remarque. Après quoi le brome est immédiatement renfermé dans des vases bouchés à l'émeri.

**Jean Benoît:** Pourquoi? C'est donc que c'est mauvais?

**De La Gillardaie :** Vous devez comprendre que l'intérêt de notre industrie nous commande de ne perdre aucune matière. Ce serait du rapport en moins.

Vraiment sur mon coeur, je vous l'assure, dans cette fabrication, il ne se dégage aucune vapeur, aucun gaz, qui puisse être nuisible au voisinage.

Cela ne se peut tout simplement pas.

**Mathurin Marin:** Qu'est ce que tu dis de ça, Jean Benoît?

(silence)

**Louis Kerloret:** T'as donc point d'avis?

**Jean Benoît:** J'en sais rien, voilà.

**Mathurin Marin:** On peut toujours boire un coup. On verra bien après.

**François Le Rouic:** C'est qui commence à faire sacrément soif.

(silence)

**De La Gillardaie :** Alors?

**Jean Benoît:** Alors, votre fabrique on n'est pas pour. Mais ... ça interdit pas de boire un coup.

**De La Gillardaie :** Ah, tant mieux. Mesdemoiselles, je vous en prie.

*(les demoiselles s'avancent vers la foule avec les plateaux)*

**Le Maire** *(arrivant à bout de souffle)*: Monsieur de La Gillardaie! Monsieur de la Gillardaie!

**De La Gillardaie :** Quoi encore?

**Le Maire:** Ca y est, elle est arrivée.

**De La Gillardaie :** Qui est arrivée?

**Le Maire:** L'autorisation.

**De La Gillardaie :** L'autorisation est arrivée?

**Le Maire:** Oui. Il y a moins d'une heure.

*(il tend un papier à Mr de La Gillardaie)*

**De La Gillardaie** *(lisant)*: "Le Préfet du Morbihan, 13 avril 1853. Monsieur le Maire de Séné. J'ai l'honneur de vous adresser une ampliation de l'arrêté par lequel j'autorise Messieurs de La Gillardaie Frères et Compagnie à établir à Séné une fabrique de produits chimiques. Veuillez je vous prie veiller à l'exécution des dispositions qu'il contient ..."

Allons Messieurs, buvons!

## SCENE 9

*L'aieule seule en scène. On entend un bruit de fond qui évoque une télévision en marche.*

**L'aieule:** Attendez!

*(elle cherche dans ses jupes)*

Où est ce que j'ai encore fourré ce sacré machin? Ah! voilà.

*(elle sort une télécommande et la dirige vers la régie. Le son s'arrête)*

Comment il faut faire après déjà? Franchement c'est pas possible de s'y retrouver avec tous ces boutons. Un vrai accordéon. Boest an diaoul. La boîte du diable.

*(elle brandit la télécommande)*

Ah oui, c'est ça. L.E.C. C'est là qu'il faut appuyer. Je m'en souviens parceque ça commence comme lessive. Chacun ses trucs.

Bon. Si tout le monde est prêt pour la deuxième partie, on va pouvoir y aller.

Il faut vous dire qu'à partir de maintenant, ce qui va suivre est en différé comme on dit. En léger différé. Ça a été enregistré d'avance quoi. C'est comme qui dirait de la conserve. Que voulez vous. On ne peut plus s'offrir le luxe de vivre le temps au fur et à mesure qu'il vient. Tout va plus vite à présent. C'est le progrès, faut vivre avec.

C'est que, l'air de rien, du temps a passé. Un verre de cidre, deux verres de cidre pour certains, on ne s'est rendu compte de rien, et pourtant la vie a tourné.

On croyait que tout serait toujours pareil, que nos enfants seraient des autres nous mêmes, avec les mêmes défauts, les mêmes qualités aussi, et surtout que leur vie serait celle qu'a été la nôtre.

On se disait que nos vieilles manières dureraient bien au moins jusqu'au bout de l'éternité.

Et puis un matin, on se réveille avec un truc comme ça dans la main.

Misère! Alors avec tous les soucis qui s'accumulent en plus, et le temps qui manque, on n'écoute presque plus les anciens. On finit même par ne plus les écouter du tout. On les entend juste de temps en temps ruminer des vieilles histoires. Des histoires à ne pas croire, comme celle de cette jeune fille qu'on appelait Cléopâtre "que personne ne sait ce qu'elle est devenue, la pauvre petite". Quelques uns les écoutent, par gentillesse, ou plus sûrement par simple politesse. Et puis vous savez comment c'est: les vieux meurent. Les uns après les autres. Et puis vient le tour des vieilles, quand même. Du temps passe encore. Et même les noms de tous ces vieux et de toutes ces vieilles qui sont morts finissent par s'effacer sur les pierres des cimetières. Alors ils disparaissent pour de bon, comme des bulles de savon qui éclatent dans l'air, sans laisser de trace.

Et voilà. Un jour, on s'aperçoit qu'on ne sait plus qui on a été.

Enfin, on n'en est pas encore tout à fait là. Cléopâtre n'est pas morte, ni pour de vrai, ni dans la mémoire de ses amis. Montsarrac l'avait chassée, mais ne l'a pas



encore oubliée. Et elle, la chère petite, elle n'a pas oublié sa promesse. Elle avait dit qu'elle reviendrait, et elle revient en effet. Le temps d'appuyer sur le bouton, et elle sera là, sur le chemin. C'est beau quand même, la technique! Allez, en route. C'est ce qu'ils appellent la deuxième partie de soirée.

*(elle pointe la télécommande vers le chemin. On voit apparaître Cléopâtre, vieillie, suivie d'un jeune homme. Ils s'avancent vers le milieu du village, face à l'usine)*

**Cléopâtre:** Voilà, c'est là.

**Matthias:** C'est là?

*(il regarde partout autour de lui)*

Ca ne ressemble pas du tout!

**Cléopâtre:** Ca ne ressemble pas à quoi?

**Matthias:** A tout ce que tu m'as raconté.

**Cléopâtre (songeuse):** Ca ne ressemble pas, non.

*(silence)*

**Cléopâtre:** Là, autrefois, on était plusieurs, on se retrouvait à faire pâturer nos vaches. Il y avait Marie-Louise Caucard, Vincente Le Roux. La fille à Joachim Le Franc aussi.

**Matthias:** Je sais tout ça, maman!

**Cléopâtre:** Un peu plus loin, se tenait l'aieule. Personne ne savait depuis combien de temps elle était là, assise, à regarder le monde. Dieu seul sait comment elle vivait. On lui parlait, elle écoutait. Tu ne peux pas imaginer comment elle savait écouter.

Attends! Si j'essaie de me souvenir comment c'était dans ce temps là, elle devait se tenir quelquepart par ici.  
*(elle s'avance et aperçoit l'aieule qui la regarde en souriant)*

**Cléopâtre:** Pas possible!

**L'aieule:** Tu avais dit que tu reviendrais Cléopâtre. Je t'attendais.

**Cléopâtre:** Oh, l'aieule! L'aieule, ici, tout comme autrefois.

*(elle se ressaisit)*

Il faut que je te présente. Matthias. C'est mon fils.

**L'aieule:** Oui, je sais.

**Cléopâtre:** C'est l'enfant que ...

**L'aieule:** Oui, je sais.

*(silence)*

**Cléopâtre:** Je ne reconnais plus le village, l'aieule.

**L'aieule:** C'est pourtant lui, pas de doute.

**Cléopâtre:** Tout a l'air si triste.

**L'aieule:** Beaucoup de choses ont changé. Mais vois tu, ce qui est le plus extraordinaire, c'est que tout est quand même resté pareil.

**Cléopâtre:** Je ne te comprends pas, l'aieule.

**L'aieule:** C'est le dehors qui est changé. Pas le dedans.

Il suffit de creuser, très peu, et on reconnaît tout.

**Matthias:** Qu'est ce que c'est que ce délire?

**L'aieule (à Cléopâtre):** Tu te souviens de l'usine?

**Cléopâtre:** Tu crois que j'ai pu oublié ça?

**L'aieule (montrant la fabrique):** Ils l'ont construite.

**Cléopâtre:** C'est ça?

**L'aieule:** C'est ça, oui.

**Cléopâtre:** Ca n'a pas l'air si terrible.

**L'aieule:** Un jour, ça paraîtra ridicule. Nous, on s'est déjà habituées en tous cas.

**Cléopâtre:** Qu'est ce que tu a voulu dire avec ton histoire de changements qui ne changent rien?

**L'aieule:** Ecoute. Le village, avec cette fabrique, et tous ses ouvriers, ce n'est plus le village qu'on a connu, d'accord. Mais si dans très longtemps, dans cent ans peut-être, l'une d'entre nous quitte le bon Dieu au paradis pour revenir ici. Tu sais ce qui arrivera? C'est pas le temps passé qu'elle regrettera, c'est le temps d'aujourd'hui.

**Cléopâtre:** Tu crois?

**L'aieule:** J'en suis sûre. Parceque, avec le temps qui aura passé, des usines, il y en aura eu bien d'autres, bien sûr, et le chemin de fer, et l'électricité qui viendra par des grands fils, et des choses qu'on ne peut pas imaginer, tiens, je sais pas, des immenses fabriques avec des millions de poules à l'intérieur, nourries avec les rognures de Monsieur de la Gillardaie.

**Cléopâtre:** Non, ça, ça n'est pas possible.

**L'aieule:** Et pourquoi donc?

**Cléopâtre:** Ben... (*elle hésite*) ... et les crottes? Des millions de poules, ça en fait de la fiente.

**L'aieule:** Ben, je sais pas, on les répandra partout, dans les champs, ou au bord de la mer.

**Matthias:** Ben merde alors!

**L'aieule:** Pourquoi pas? Peut-être que ça se fera comme ça. Les gens sont si drôles.

**Cléopâtre:** Si tu veux l'aieule.

**L'aieule:** Ce que je veux dire, c'est que des usines, et d'autres choses, on en construira et on en construira encore. C'est pas les idées à faire frémir qui manquent. Ca c'est le changement. Mais ce qui ne change pas, ce qui ne changera pas, ou sinon rien de ce que nous sommes n'aurait servi à rien, c'est qu'il y aura toujours des petites Cléopâtre, têtues comme des mules, bien décidées d'avoir raison même contre les puissants quand les puissants n'ont pas raison, pour se dresser et dire qu'elles ne sont pas d'accord.

Alors, des fois, la machine passe quand même, et elle écrase les petites Cléopâtre sur son passage. Et puis des fois, la machine s'arrête, et c'est la vie qui gagne.

Mais je parle, je parle, et j'empêche l'action de se dérouler. Regarde donc par là, petite. Du monde vient, une femme, et deux enfants. Des enfants déjà grands. Tu les reconnais Cléopâtre? C'est ton passé et ton avenir, qui arrivent là, sur le chemin.

(*entrent Marie Louise Caucard et ses deux enfants*).

## SCENE 9 bis

*Marie-Louise s'arrête. Elle et Cléopâtre se regardent longuement . Puis elles s'élancent l'une vers l'autre et s'embrassent.*

**Marie-Louise:** C'est pas Dieu possible.

**Cléopâtre:** Marie-Louise! Laisse que je te regarde. Alors, l'aieule avait raison. Tout ce qui compte est resté pareil.

**Marie-Louise:** Tu parles. Tu n'as pas vu la tête que j'ai.

**Cléopâtre:** Pas le dehors Marie-Louise. Le dedans. C'est le dedans qui reste le même.

**Marie-Louise:** Tu vas pas recommencer tout de suite à dire des choses que je comprends pas!

Mais, parle moi plutôt de toi. Qu'est ce qui t'es arrivé? T'en as vu du pays sans doute pendant tout ce temps. Et tu as vécu comment? Des gens ont dit que t'étais allée jusqu'à Paris. Ca a dû être dur. Les hommes t'ont pas fait trop de misères? Cléopâtre, ce beau jeune homme? C'est ... l'enfant?

**Cléopâtre:** C'est l'enfant, oui.

**Marie-Louise:** Alors tu as gardé l'enfant, tu l'as élevé?

**Cléopâtre:** Toi aussi tu as élevé des enfants. Tes enfants.

**Marie-Louise:** Ca n'est pas pareil.

**Cléopâtre:** Qu'est ce qui n'est pas pareil ?

**Marie-Louise (embarrassée):** Rapport ... au père.

**Cléopâtre:** Tu en es contente toi, du père de tes enfants?

**Marie-Louise:** C'est mon mari. Je l'ai épousé. Il était beau à cette époque là.

**Cléopâtre:** Et maintenant?

**Marie-Louise:** Ah! tu essaies de m'embrouiller. Tu n'as pas changé Cléopâtre.

**Cléopâtre:** Si. Comme toi j'ai vieilli. Je suis presque une vieille femme à présent, usée par les chemins. Mais le dedans! Je crois que le dedans est resté le même, oui. Viens, je vais te présenter Matthias, et toi tu va me faire connaître tes enfants. Mathias. Voilà. C'est Marie-Louise.

**Matthias:** Je l'aurais reconnue.

**Marie-Louise:** Les gars, venez que je vous présente Cléopâtre.

**Matthias:** Pourquoi elle t'appelle Cléopâtre?

**Cléopâtre:** Personne ne le sait. C'est comme ça ici.

**Joseph (qui s'est approché):** Qui c'est?

**Marie-Louise:** C'est mon amie. C'est Cléopâtre.

**Joseph:** Ton amie?

**Marie-Louise:** Une amie d'autrefois oui, une amie qui est enfin revenue.

**Joseph:** Et pourquoi on la connaît pas alors?

**Cléopâtre:** Tu n'as jamais parlé de moi à tes enfants Marie-Louise?

**Joseph:** Et qui c'est ce gars là?

**Marie-Louise:** C'est l'enfant. L'enfant de Cléopâtre.

**Cléopâtre:** C'est Matthias.

**Joseph:** Drôle de nom

**Matthias:** C'est comme ça. Et vous?

**Joseph:** Moi c'est Joseph. Et lui c'est mon frère Valentin.

**Matthias:** Vous êtes les enfants de Marie-Louise? Je peux dire que j'en ai entendu parler de votre mère. Et

du village. Je me demande si je le connais pas aussi bien que vous.

**Valentin:** Tu veux rire.

**Matthias:** Chiche que je vous montre.

**Joseph:** D'accord. On va jusqu'au passage.

*(ils partent ensemble)*

**Cléopâtre:** Parle moi du village. Des amies d'autrefois.

**Marie-Louise:** Vincente va venir tout à l'heure. Elle a bien vieilli tu sais. En voilà une qui n'a pas eu de chance avec son mari. Il avait pas quarante ans que le démon l'a pris. Il s'est emmouché de la comtesse, à en tomber fou furieux ma parole.

**Cléopâtre:** La fille?

**Marie-Louise:** Pense tu! La mère. Une vieille vicieuse, qui a fait de l'oeil à tous les beaux garçons du pays.

**Cléopâtre:** La comtesse? Tu veux rire?

**Marie-Louise:** Depuis la mort de son mari, ce n'est plus la grande dame que tu as connue..

**Cléopâtre:** Le comte est mort?

**Marie-Louise:** Oui, étouffé par une boulette de viande qui lui est resté coincée au milieu du gosier.

**Cléopâtre:** Et la comtesse?

**Marie-Louise:** Elle a gardé le deuil pendant un an. Toute de dignité. Et puis, l'année écoulée, elle est partie un matin. Elle a pris le train pour Paris. On en a parlé au village. Le chemin de fer venait juste d'arriver à Vannes. C'était la première fois, c'est sûr, que quelqu'un de Montsarrac prenait le train. Ça faisait drôle de se dire ça.

Elle est revenue au bout d'un mois. Plus la même. Habillée comme, il fallait voir ça! Elle a commencé à faire la cour à tous les gars du voisinage. Elle s'est lâchée quoi. C'était retenu depuis trop longtemps, ça a débordé de partout. Elle montre ses fesses à qui veut à présent.

**Cléopâtre:** C'est pas possible.

**Marie-Louise:** On dit qu'elle a déjà tâté de tous les ouvriers de la fabrique.

**Cléopâtre:** Y a donc bien du monde qui travaille là à présent?

**Marie-Louise:** Tu peux pas imaginer. La première année, ils ont été dix, employés à l'année pour le ramassage du varech. Ils étaient plus d'une vingtaine deux ans après. A cette heure, ils sont pas moins de quarante, rend toi compte.

**Cléopâtre:** C'est qui ces gens là?

**Marie-Louise:** On n'en sait rien.

**Cléopâtre:** Mais ils sont venus d'où?

**Marie-Louise:** On n'en sait rien je te dis. Ils sont apparus tout à coup, avec femmes et enfants, et ils ne sont plus repartis depuis.

**Cléopâtre:** Vrai, on aurait jamais imaginé une chose pareille.

*(silence)*

**Marie-Louise:** C'est drôle que tu reviennes maintenant Cléopâtre. Il y a des choses qui vont mal avec la fabrique.

**Cléopâtre:** Ah oui?

**Marie-Louise:** Monsieur Morio a décidé d'agrandir l'installation.

**Cléopâtre:** Monsieur Morio?

**Marie-Louise:** C'est le nouveau propriétaire. On est bien décidées à pas laisser faire ça. Tu arrives juste pour voir comment les gens de Montsarrac se défendent à présent.

*(silence)*

**Marie-Louise:** Il y a encore une chose qu'il faut que je te dise.

**Cléopâtre:** Parle.

**Marie-Louise:** C'est que ... c'est pas facile.

**Cléopâtre:** Parle, je te dis.

**Marie-Louise:** C'est par rapport à Jean-Marie Le Poder.

**Cléopâtre:** Je t'écoute.

**Marie-Louise:** Après ton départ, il est resté au village. Il a été embauché par Monsieur de La Gillardaie. A croire qu'il était déjà connu, il a tout de suite été nommé contre-maître.

*(silence)*

C'est lui qui dirige la fabrique.

## SCENE 9 ter

*On voit arriver Jean-Marie Le Poder et la comtesse. Il porte un petit panier de pique-nique. Ils s'installent au milieu de la scène.*

**Jean-Marie:** Ici ça sera parfait. Pour une petite rencontre en amoureux.

**La comtesse:** Oh! Monsieur Le Poder, quel coquin!

**Jean-Marie:** Ici ça sera parfait. Pour une petite rencontre en amoureux.

**La comtesse:** Oh! Monsieur Le Poder, quel coquin!

**Jean-Marie:** Ici ça sera parfait. Pour une petite rencontre en amoureux.

**La comtesse:** Oh! Monsieur Le Poder, quel coquin!

**L'aicule:** Ben, quoi? Qu'est ce qui se passe? *(elle dirige sa télécommande vers la scène)* Ah, voilà.

**Jean-Marie:** Ben quoi? On est des amoureux, oui ou non.

**La comtesse:** Monsieur Le Poder, vous me faites rougir.

**Jean-Marie:** Et maintenant, attention! *(il sort du panier une petite serviette à carreaux qu'il étale sur le sol, deux coupes et une bouteille de champagne).*

**La comtesse:** Oh! Monsieur Le Poder.

**Jean-Marie:** *(il retire sa veste et la dépose au sol pour que la comtesse puisse s'y asseoir)* Et voilà, votre trône, princesse.

**La comtesse:** Comtesse, Monsieur Le Poder, seulement comtesse.

**Jean-Marie:** Ni comtesse, ni princesse. Vous êtes ma reine.

**La comtesse:** Oh, Monsieur Jean-Marie.

**Jean-Marie:** Pas mal tourné, hein! *(il débouche la bouteille de Champagne, et le verse dans les coupes).*

Champagne pour nous! *(il regarde le public)* Pour nous tout seuls.

**La comtesse:** Monsieur Jean-Marie, vous êtes un poète.

**Jean-Marie:** C'est vrai. Je m' débrouille pas trop mal avec ma langue.

**La comtesse (langoureusement):** Avec votre langue?

**Jean-Marie:** Pour faire de jolies phrases. Mais avec les mains, j'me débrouille pas trop mal non plus.

**La comtesse:** Oh! Jean-Marie!

**Jean-Marie:** Et avec le reste... faut voir ça aussi.

**La comtesse:** Ah oui?

**Jean-Marie:** C'est que y en a des choses intéressantes que je pourrais montrer à ma petite reine.

**La comtesse:** Oh, mais le gros vilain, qui salit ma robe avec ses chaussures.

**Jean-Marie:** J'ai qu'à les enlever.

**La comtesse:** Ca serait peut-être plus correct.

**Jean-Marie (il enlève ses chaussures, et les pose à côté de lui):** On se sent plus à l'aise.

**La comtesse:** Bien sûr. *(silence)*

C'est comme cette grosse chemise. Ca doit être dur à supporter avec cette chaleur.

**Jean-Marie:** C'est vrai. *(il enlève sa chemise)*

**La comtesse:** Je vais vous faire une confidence Monsieur Jean-Marie. Moi, j'aime les hommes qui ne font pas de chichis.

**Jean-Marie:** Oh, mon amour.

**La comtesse:** Taisez vous. On pourrait nous entendre!



**Jean-Marie:** Vous avez raison.

**La comtesse:** Vous voulez vraiment garder votre pantalon?

**Jean-Marie:** Mon pantalon? Mais non! (*il enlève son pantalon*) D'ailleurs ce pantalon ne sert à rien du tout.

**La comtesse:** A rien, vraiment, Jean-Marie. Ça ne vous choque pas si je vous appelle Jean-Marie?

**Jean-Marie:** Vous êtes un ange.

**La comtesse:** Jean-Marie. Vous savez ce qui me ferait plaisir?

**Jean-Marie:** Je crois que je devine.

**La comtesse:** D'abord vous allez mettre ce chapeau sur votre tête.

**Jean-Marie:** Sur ma tête?

**La comtesse:** Ne cherchez pas à comprendre, c'est un souvenir. Ça me ferait tellement plaisir.

**Jean-Marie:** Soit.

**La comtesse:** Bon. J'attache le petit ruban. Voilà. Et maintenant, vous allez fermer les yeux, et compter jusqu'à vingt.

**Jean-Marie:** Jusqu'à vingt? Mais ...

**La comtesse:** C'est une surprise.

**Jean-Marie:** Ah bon? J'adore les surprises.

**La comtesse:** Allez.

**Jean-Marie:** Un, deux, trois, quatre ... (*il hésite*) ... cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quinze, dix sept, dix huit, dix neuf, vingt.

*(il rouvre les yeux. La comtesse a disparu, et autour de lui on voit les femmes du village)*

**Vincente Leroux:** Tiens! Mais c'est Monsieur Le Poder. Ça tombe bien, on avait justement quelque chose à lui demander.

**Marie-Louise Caucard:** Pour de la chance, ça c'est de la chance.

**Jean-Marie (*bredouillant*):** Qu'est ce que c'est? De quoi s'agit-il?

**Vincente Le Roux:** On a une déclaration à vous faire.

**Jean-Marie:** Une déclaration ?

**Marie-Louise Caucard:** Oh pas une déclaration d'amour, bien sûr!

**Vincente Le Roux:** Ça non, gros dégoutant.

*(Gabrielle, qui était restée en retrait, s'approche de lui)*

**Jean-Marie:** Vous étiez là?

**Marie-Louise Caucard:** Après la mère, la fille, Monsieur Le Poder.

**Gabrielle:** Rassurez vous, je ne vous ferai pas de proposition. Ce n'est pas au porc que je m'adresse, si ridicule soit-il sous son petit chapeau à rubans, mais bien au maître de la fabrique.

**Jean-Marie:** Je ne suis que le contremaître.

**Vincente Le Roux:** Tiens, il est moins modeste quand il est habillé.

**Gabrielle:** Peu importe, vous êtes un serviteur zélé, Monsieur Le Poder. Et bien vous direz à ceux qui vous emploient que la fabrique ne sera pas agrandie.

**Jean-Marie:** Et pourquoi donc?

**Marie-Louise Caucard:** Voyez donc ça. Il ose encore poser des questions. Dans cette tenue. Ici, au milieu de nous toutes.

**Gabrielle:** Elle ne sera pas agrandie, parceque nous ne le voulons pas.

**Jean-Marie:** Rendez moi mes vêtements.

**Gabrielle:** Vous ferez ce qu'on attend de vous.

**Jean-Marie:** Je me plaindrais.

**Gabrielle:** Ca m'étonnerait.

**Jean-Marie:** Ce que vous faites là est inqualifiable.

**Gabrielle:** Inqualifiable, dis-tu. (*elle le dévisage*). Tu fais bien d'en parler, car pour ce qui est de l'inqualifiable, nous avons encore un compte à cloturer.

**Marie-Louise Caucard:** Un compte vieux de dix sept ans.

**Jean-Marie:** Qu'est ce que c'est que cette histoire?

*(Gabrielle s'écarte et on voit approcher Cléopâtre, suivie de Mathias. Elle vient se poster devant Jean-Marie qui la regarde avec effroi)*

**Vincente Le Roux:** Tu crois qu'il la reconnaît, dis?

**Marie-Louise:** Tu penses. On reconnaît tout de suite un regard comme celui-là.

*(silence)*

**L'aieule** (*surgissant avec sa télécommande alors que Cléopâtre s'approchait encore de Jean-Marie*): Ca va pas non? Comment pouvez vous croire des affaires pareilles. Vous ne le savez pas, que les choses ne se passent jamais comme ça dans la vraie vie. Les meilleurs qui gagnent, vous pensez que ça arrive vous? Ah, ça serait farce, pour sûr, si les puissants pouvaient se retrouver tous nus devant les plus faibles, pour tirer le bilan de leurs mauvaises actions.

Mais je vous arrête tout de suite. Ici, dans ces premiers mois de l'année 1870, ce n'est pas du tout comme ça que les choses ont dû se passer.

Cela ne se pouvait tout simplement pas.

Même pas dans les imaginations, même pas dans les rêves.

*(elle pointe sa télécommande sur la scène)*

Allez, je repars en arrière. Je ne sais pas qui a dit: "L'imagination au pouvoir". C'est la réalité qui est au pouvoir. Et la réalité, il faut la construire un peu tous les jours avec ce qu'on a. La réalité, hélas, ça ne s'invente pas avec des rêves.

## SCENE 10

*On voit arriver Jean-Marie Le Poder et la comtesse. Ils s'installent au milieu de la scène.*

**Jean-Marie Le Poder:** Voilà. Ici ça sera parfait.

**La comtesse:** Vous êtes sûr?

**Jean-Marie Le Poder:** Naturellement. Pourquoi?

**La comtesse:** C'est que...

**Jean-Marie Le Poder:** D'abord, l'endroit est romantique à souhait.

**La comtesse:** Mais vous ne craignez pas ...

**Jean-Marie Le Poder:** Quoi donc?

**La comtesse:** Et bien ... l'odeur. Ça sent tellement mauvais ce que vous faites, Monsieur Le Poder.

**Jean-Marie Le Poder:** Vous verrez. On s'habitue même à ça.

**L'aieule (de loin):** Il suffit de se pincer le nez et de fermer les yeux. Comme ça on devient vite beaucoup moins regardant sur les mauvaises odeurs, comme on dit du côté de Saint Jean Brevelay!

**La comtesse:** Tout de même, si près des habitations.

**Jean-Marie Le Poder:** Allons, allons, vous verrez vous même qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

**La comtesse:** Vous en êtes sûr?

**Jean-Marie Le Poder:** Certain.

(silence)

**La comtesse:** Vous croyez qu'ils vont venir?

**Jean-Marie Le Poder:** Ça ne fait aucun doute.

(silence)

**La comtesse:** C'est un peu drôle, comme lieu de rencontre.

**Jean-Marie Le Poder:** Question de psychologie, Madame la Comtesse.

**La comtesse:** De psychologie?

**Jean-Marie Le Poder:** Une science nouvelle. Un jour on apprendra ça dans les écoles supérieures. Il suffit de savoir un peu comment ça fonctionne là-dedans (*il se frappe du doigt sur la tête*), et alors on peut tout faire avaler à n'importe qui. Tiens, Monsieur de la Gillardaie. Il avait découvert ça sans le savoir.

**La comtesse:** Et comment?

**Jean-Marie Le Poder:** Il savait dire les choses qui frappent au bon moment. Et au bon endroit.

**La comtesse:** Et le bon endroit, c'est ici?

**Jean-Marie Le Poder:** C'est ici, oui. Sur le lieu même où sera agrandie la fabrique.

**La comtesse:** On va voir ça tout de suite. Les voilà qui arrivent.

*(entrent deux laboureurs qui, sans un mot, s'approchent de Jean-Marie Le Poder. Puis on voit approcher les femmes qui se groupent un peu plus loin)*

**Jean-Marie Le Poder:** Ainsi, messieurs, vous êtes les deux représentants du comité de village?

**Mathurin Marin:** C'est ça Monsieur Le Poder.

**Jean-Marie Le Poder:** Et que font ces femmes ici. Elles vous accompagnent?

**Mathurin Marin:** C'est qu'elles ont voulu venir aussi Monsieur Le Poder. Elles n'en font jamais qu'à leur tête, vous savez.

**Jean-Marie Le Poder:** Oui, je sais.

**Vincente Le Roux:** C'est par rapport à l'eau qu'on est venues.

**Jean-Marie Le Poder:** A l'eau?

**Vincente Le Roux:** Allo, allo! A l'eau, oui!

**Marie-Louise Caucard:** Tous les puits près de la fabrique sont contaminés. L'eau sent l'iode à plein nez.

**Jean-Marie Le Poder:** Mesdames, je suis disposé à discuter avec les représentants désignés du comité d'usagers. Quant à vous, vous n'avez aucun titre...

**Vincente Le Roux:** On boit pas d'eau peut-être?

**Marie-Louise Caucard:** Et du pain, on n'en mange pas?

**Jean-Marie Le Poder:** Quoi, le pain?

**Marie-Louise Caucard:** Le pain fabriqué avec cette eau là sent l'iode aussi.

**Jean-Marie Le Poder:** Ecoutez, il y a deux boulangers à Montsarrac. Aucun d'eux n'a porté plainte contre la fabrique.

**Marie-Louise Caucard:** Ils vendent leur pain à vos ouvriers. Ils ont trop peur.

**Jean-Marie Le Poder:** Je vous répète que je ne veux avoir à faire qu'avec ces Messieurs. Et uniquement pour parler de la question de l'agrandissement.

Messieurs, vous savez qu'une demande a été déposée en Préfecture.

**Mathurin Marin:** C'est pour ça qu'on est là Monsieur Le Poder.

**Jean-Marie Le Poder:** C'est très bien. Et bien la nouvelle installation se fera ici.

**François Le Rouic:** C'est ce qui se disait.

**Jean-Marie Le Poder:** Alors? Qu'est-ce-que vous en pensez?

**Mathurin Marin:** Nous, on représente les camarades. On a causé de tout ça. Y a du pour, c'est sûr. Mais, les femmes ont raison, rapport à l'eau.

**Jean-Marie Le Poder:** Ecoutez, je me doutais bien que cette question serait posée, et même, je vais vous dire, je suis content qu'elle soit posée.

*(il sort de sa poche un papier qu'il déplie)*

J'ai ici les résultats des analyses effectuées à la demande de la Préfecture par la station agronomique de la Loire inférieure. Des résultats incontestables. Et bien des iodures n'ont été relevés que dans deux puits.

**Marie-Louise Caucard:** Sur trois!

**Jean-Marie Le Poder:** Et pas la moindre trace de bromures.

**Vincente Le Roux:** Et donc, c'est dans nos têtes, peut-être, que ça sent l'iode.

**Mathurin Marin:** On voudrait pas que ça empire, c'est ça.

**Jean-Marie Le Poder:** Ecoutez, nous avons toujours été francs avec vous. Je le serai encore. C'est vrai qu'il y a eu des problèmes avec le lessivage des varechs. Il y a sans doute eu des infiltrations d'eaux iodurées, je l'accorde. Mais justement, la nouvelle installation mettra fin à ces inconvénients.

**Mathurin Marin:** Ah. Ben tant mieux.

**Marie-Louise Caucard:** Et les odeurs, et les fumées,

ça va les améliorer aussi peut-être?

**Vincente Le Roux:** Ça sentira le chèvrefeuille sans doute.

**Jean-Marie Le Poder:** Il y a d'autres questions messieurs?

**François Le Rouic:** Justement. Les gens se demandent si, pour les odeurs, ça sera quand même pas trop près des habitations.

**Jean-Marie Le Poder:** Les fosses seront creusées de façon à renvoyer directement les fumées dans la terre. C'est une nouvelle technique. Révolutionnaire.

**Mathurin Marin:** C'est bien. Quoi que les révolutions nous, on n'est pas tellement pour.

**François Le Rouic:** C'est qu'on a déjà pas mal donné, quoi.

**Jean-Marie Le Poder:** En tous cas vous pourrez rassurer le village, il n'y aura pas plus de mauvaises odeurs qu'auparavant.

**Mathurin Marin:** Ah. Ben tant mieux.

*(silence)*

**Jean-Marie Le Poder:** Messieurs, si vous n'avez pas d'autres questions ...

**Cléopâtre (s'avançant):** Moi, j'ai une autre question. Ou plutôt, non, beaucoup d'autres questions.

**Jean-Marie Le Poder:** Qui c'est celle-là?

**Cléopâtre:** Comment? Tu oses demander qui je suis.

**Mathurin Marin:** On la connaît pas au village.

**François Le Rouic:** Ça non, jamais vu.

**Cléopâtre:** Mais qu'est ce que vous avez déjà vu au juste? C'est pas des yeux que vous avez parole. Ou alors juste pour voir au bout de votre nez.

**Mathurin Marin:** Qu'est ce qu'elle raconte?

**Cléopâtre:** Quand j'ai quitté le village, voilà dix sept ans, on n'en était pas à discuter si le pain serait moins mangeable, si l'eau serait moins buvable, si l'air sentirait plus mauvais, ou seulement aussi mauvais. Du bon pain, de la bonne eau, de l'air pur, ça paraissait naturel à tous, dans ces temps là.

Et puis, avec les années, vous vous êtes habitués à trouver le pire acceptable, à supporter l'insupportable, à oublier aussi toutes les bonnes paroles des faiseurs de progrès. Vous ne vous rappelez pas de ce qu'il disait l'entrepreneur? Vous ne vous souvenez pas de Jean Benoît? Vous n'avez rien appris, rien retenu?

**Gabrielle (qui s'est approchée):** Et encore, Cléopâtre, tu ne sais pas comment ils votent.

**La comtesse:** Taisez vous ma fille, vous êtes ridicule.

**Gabrielle:** Non, c'est fini ce temps là.

**La comtesse:** Comment?

**Gabrielle:** C'est fini. Vous avez laissé changer le monde. Ou plutôt vous vous êtes accommodée de ce monde qui changeait. Et maintenant il vous échappe. Ce n'est que justice: c'est ça aussi le progrès.

**Cléopâtre:** Oui, le progrès c'est ça, et beaucoup d'autres choses aussi. Et qui nous apporteront du bon encore. Mais si on n'y fait pas attention, si on accepte tout sans y penser, il viendra un jour où les gens se figureront que la vie était beaucoup mieux de notre temps, quand on n'avait rien. Il ne faut pas en arriver à ça. *(silence)*

Peut-être qu'un jour, le progrès, ça sera d'apprendre à cultiver la Terre sans la salir. Mais en attendant *(elle*

*montre l'usine du doigt*), on ne peut pas laisser faire ça!  
**Jean-Marie Le Poder:** Quel discours stupide. On ne peut pas aller contre la marche du monde.

**Cléopâtre:** Oh vous, taisez vous. Ce n'est pas à vous que je parle, ni à ceux de votre sorte, toujours prêts à toutes les compromissions, à toutes les bassesses, à toutes les ignominies. Prêts à tout pour avancer.

Mais eux, même s'ils ont la faiblesse de vous laisser agir, de faire semblant de ne pas vous voir venir avec votre air de ne pas y toucher, avec votre sourire en coin et votre bâton derrière le dos, eux, ce sont des braves gens, quand même.

**Mathurin Marin:** Et vous, vous êtes des petites écervelées, des têtes en l'air qui veulent tout bouleverser, voilà ce que vous êtes.

**Cléopâtre:** Tout bouleverser? Comme ce serait simple. Mais ce n'est pas comme ça. L'eau devenue suspecte, les gens qui ne se parlent plus, la fête de l'aire neuve qui n'est plus qu'un rêve de folklore, en voilà bien des sacrés bouleversements. Et ça s'est fait comme ça, presque naturellement, sans y penser, parceque chacun sans doute y trouvait son compte. Mais pourquoi tant de passivité de ce côté-là, et tant de résistance de l'autre, pour avancer sur le seul chemin qui vaille, celui qui conduit tout simplement à être plus heureux ensemble.

**Gabrielle:** Vers ce qui s'appelle le progrès humain.

**Cléopâtre:** Le progrès humain, oui, Gabrielle. C'est de cela que tu parlais déjà autrefois. Le progrès humain, qui ne s'oppose pas à l'autre, mais qui doit l'accompagner, ou sinon, ça n'en vaut vraiment pas la peine.

**Jean-Marie Le Poder:** Paroles de femelles.

**Cléopâtre:** Paroles de femmes. Mais qu'est ce qu'on a d'autre nous autres, quand vous, vous votez, pour vos conservateurs, vos royalistes, vos bonapartistes, vos légitimistes, que sais-je encore.

**Jean-Marie Le Poder:** Nous votons pour que la société tienne sur ses pattes.

**Cléopâtre:** Non, vous votez, et vous voterez peut-être encore longtemps, pour qu'il y ait un peu plus de saletés encore dans l'eau que nous buvons, plus de richesse pour quelques uns seulement, et surtout, oui surtout, de moins en moins d'entente.

**Mathurin Marin:** Mais qu'est ce qu'on y peut?

**Gabrielle:** Vous y pouvez beaucoup.

**Cléopâtre:** Et puis bientôt, vous voterez pour qu'il y ait la guerre.

**Jean-Marie Le Poder:** Il n'y aura pas la guerre.

**Mathurin Marin:** Mais non, voyons, y aura pas la guerre.

**François Le Rouic:** Mais non.

**Cléopâtre** (*se tournant vers Gabrielle et lui prenant la main*): Peut-être, parceque nous existons.

*(Arrêt sur image. On entend le toccin sonner. Tous se précipitent et quittent la scène, Cléopâtre et Gabrielle les dernières, plus lentement. On voit entrer le garde champêtre du début. Il colle au même endroit une affiche où on peut lire: Mobilisation générale. C'est la guerre).*



## SCENE 11

*L'aieule s'avance sur sa chaise roulante.*

**L'aieule:** Allez, à la guerre comme à la guerre.  
Musique.

*On voit repasser les comédiens dans le même ordre qu'à la scène 1.*

**L'aieule:** Et voilà. Je ne vais pas vous les présenter à nouveau: ce sont les mêmes qu'au début.  
Ou plutôt non, ce ne sont plus tout à fait les mêmes, car jouer la comédie aussi, c'est comme vivre: petit à petit, ça vous transforme à l'intérieur.

*Les personnages continuent à défiler devant l'affiche.*

**L'aieule:** Quant à la fabrique, allez savoir ce qu'elle est devenue. Après 1870, plus de traces. Quelques anciens de Montsarrac se souviennent d'avoir joué dans ses ruines lorsqu'ils étaient enfants. Rien d'autre.

*On voit enfin approcher Cléopâtre avec Mathias. Ils lisent l'affiche et s'embrassent longuement.*

**L'aieule:** Dans ces premiers mois de 1870, la guerre est là. Alors, le reste! Beaucoup partiront se battre, là-bas, au loin, contre les Prussiens. Et tous ne reviendront pas, bien sûr.

*Joseph et valentin rejoignent Matthias, le balluchon sur l'épaule. Ils partent tous les trois.  
Cléopâtre reste seule.*

**L'aieule:** C'est triste, hein, parfois, la vie? Mais ça ne fait rien. Tout ça, c'est comme tous ces progrès qui nous dépassent. Des fois, on a l'impression que le monde nous échappe. Alors, on a peur de l'avenir. Il ne faut pas se laisser gagner par des idées pareilles. Je vais vous dire: au bout du compte, vous savez ce qui est le plus important?

*(elle brandit la télécommande)*

C'est que quoi qu'il arrive, il faut se battre: pour rester maître de sa télécommande.

*(elle dirige la télécommande vers la régie. Noir)*